

**GAVARNIE 1995**

**CULTURAS  
MONTAÑERAS  
PATRIMONIO DEL PRESENTE**

**Mont Perdu Patrimoine Mondial**  
***Monte Perdido Patrimonio Mundial***

# DEVELOPPEMENTS DE L'ACTIVITE HUMAINE SUR L'ACTUEL TERRITOIRE DU PARC NATIONAL D'ORDESA ET DU MONT PERDU

Enrique BALCELLS ROCAMORA

---

**Préambule :** Même si je ne suis pas un historien et si je ne connais le dossier que de façon incomplète, je me suis cependant, occupé à diverses occasions, d'étudier certains aspects de la gestion par l'homme des territoires de montagne des Hautes Pyrénées. De même, je me suis attaché à considérer les relations entre les caractéristiques des modèles de production indiqués, nuancées par le milieu naturel (représenté surtout par les ressources physiques), et le milieu ethnique (mû quant à lui par les ressources culturelles).

J'ai tenté d'élaborer un schéma de ce type, comme simple coopération à titre d'information pour le chapitre qui est le plus en relation avec l'activité humaine au sein du traité descriptif et multidisciplinaire sur le Mont Perdu, rédigé, comme l'a rappelé Jacques Guiu, en vue de son incorporation au Patrimoine Mondial de l'UNESCO. Ce dernier chapitre était placé sous la responsabilité de Monsieur Le Nail, qui a pris soin de faire mentionner, dans un commentaire bibliographique suffisamment bienveillant, l'intérêt du contenu de ce schéma pour les études d'aménagement du territoire, dans ses aspects techniques, économique et institutionnel, en indiquant en outre l'intérêt de son futur développement.

Quelques mois plus tard, j'ai eu l'occasion de prendre en compte ces observations. Ainsi, à la demande du conseil de rédaction de la revue "Re-encuentros", éditée à l'occasion de la réunion annuelle des Vallées de Vio et Solana, le schéma mentionné m'a permis d'étayer un article décrivant certaines gestions traditionnelles dans la première de ces vallées.

Cet article, qui établit un précédent peut-être utile pour les lignes qui suivent, est en cours d'impression. Le schéma sur lequel il s'appuie obéit à une méthodologie comparée du paysage, du relief et de leur origine, du sol et du climat sur les deux versants pyrénéens nord et sud. Une présentation qui permettra finalement d'indiquer les principales causes des différences génériques de styles de gestion et surtout, les causes du caractère extensif prononcé dans le versant sud. Finalement, certaines différences topo-climatiques, ainsi que les altitudes respectives des sommets, permettent de circonvier le thème, étayant et expliquant en même temps les nuances de certaines gestions communes imposées, ainsi que leur incidence sur l'utilisation logistique des zones estivales.

15

**Introduction :** L'homme a une incidence prononcée sur le territoire à travers l'utilisation qu'il en fait. De nombreuses nuances justifient ainsi cette étude récapitulative. Il n'est pas possible d'interpréter de façon adéquate le paysage actuel et la distribution des communautés d'êtres vivants qui y sont installées, sans tenir compte de la fonction de l'homme comme agent modificateur et modulateur. En second lieu, il est difficile d'interpréter de façon adéquate les détails de l'écologie dans le milieu naturel, lors du déroulement de toute visite, (en essayant de faire un peu plus qu'attirer simplement l'attention sur ses ressources esthétiques) et contempler uniquement le paysage, en oubliant l'homme. En outre, les divers effets de l'utilisation de la montagne, constituent un témoignage de la lutte constante et effrénée menée par l'homme contre les éléments et leurs vicissitudes. Ces aspects méritent un juste hommage et une juste attention. Finalement, la présentation des différentes facettes de l'évolution de la gestion à travers l'histoire et la connaissance de l'incorporation successive de nouveaux apports culturels, présentent un intérêt supplémentaire. Expliquer leurs effets, toujours tangibles aujourd'hui, laisse une large marge aux suggestions, sur la fonction sociale des communautés humaines de montagne, dans les temps anciens comme à l'époque actuelle, et tant sur le territoire protégé que dans ses alentours.

La complexité descriptive du thème mérite de consacrer, (surtout à destination de lecteurs non initiés), une première partie à des généralités sur la gestion du territoire dans la montagne pyrénéenne. Dans une deuxième partie on portera une attention particulière à la description de l'utilisation et de la distribution de l'espace dans chacune des cinq "circonscriptions" socio-économiques qui se partagent le territoire qui nous concerne, territoire qui constitue le versant méridional du très vaste massif du Monte Perdido ou des Tres Serols.

Une dernière partie évalue très succinctement l'actualité des développements qui précèdent.

### **Modèles d'utilisation de la montagne :**

L'homme exerce une pression sur le milieu naturel dans l'espace qu'il utilise, là où il réside et survit en s'appuyant sur ses ressources. Cette pression, adaptée aux facteurs physiques, mais également due aux éléments de production étrangère incorporés successivement au système, acquiert un degré différent d'intensité - qualitative et quantitative - selon la démographie et les nuances culturelles appliquées à la gestion.

En particulier lorsqu'il s'agit de territoires d'occupation très ancienne, cette pression a subi de multiples vicissitudes et modifications à travers les âges, produisant des effets qui se traduisent encore dans le paysage actuel. Comme pour le reste des montagnes de zone tempérée, l'occupation des Pyrénées a supposé un long processus civilisateur, fruit de l'influence plus ou moins directe d'ethnies ou cultures successives et superposées, incorporant des méthodes jusqu'alors sans précédent, mais également des outils et des ressources productives renouvelés, avec pour résultat de meilleures possibilités de qualité et de quantité dans la production.

La démographie et ses variations constituent sans aucun doute un important facteur qui influe sur cette intensité de la gestion. C'est ainsi qu'elle a contribué à la création du "paysage historique" qui nous est offert aujourd'hui. Un inventaire des différents aspects de l'évolution est un premier thème qui mérite d'écrire quelques lignes d'informations.

17

Cependant, les valeurs culturelles appliquées à un espace difficile, (et isolé jusqu'à une étape récente), comme celui de la montagne, mérite d'être nuancées en fonction des spécificités communautaires de gestion. Elles se sont appuyées sur un droit coutumier complexe (le droit consuetudinaire), imposant l'existence d'un gouvernement régional ou local, géré par des assemblées administratives "compétentes" encore en activité issues de la population du territoire considéré. Ces assemblées furent ainsi, les seules entités ayant une capacité modératrice reconnue, notamment en ce qui concerne l'utilisation de l'espace et assurant également l'affectation des ressources extra-territoriales. Découvrir leur rôle est un autre chapitre qui requiert une attention particulière.

L'isolement auquel il a été fait référence, perdurant jusqu'à des temps très récents, a prolongé l'organisation "autarcique" de l'utilisation du territoire, affectant surtout les productions de consommation directe (par exemple le pain), retardant ainsi l'incorporation des oekoumènes de montagne au "régime économique de marché". L'activité des territoires qui nous intéressent a été éminemment primaire. L'absence de ressources minières importantes, a fait porter immédiatement les efforts vers l'exclusive utilisation agricole, dans ses trois facettes : agriculture, exploitation forestière et élevage. Les effets de celles-ci sont encore tangibles aujourd'hui et méritent chacun un chapitre explicatif en dépit de l'étroite interdépendance et superposition des trois types d'activité, qui non seulement affectait les personnes elles-mêmes mais également dans de nombreux cas, l'espace lui-même.

Cependant, ce n'est pas uniquement la pression démographique et les ressources incorporées dans la gestion productive et son apparente qualité qui ont influencé l'utilisation du milieu montagnard. La gestion a été sans aucun doute différente selon les ressources naturelles disponibles et surtout les ressources physiques ; cela est aussi vrai pour le labour, son infrastructure et son emplacement pratique, que pour l'exploitation forestière, nécessitant un transport et des voies d'évacuation adéquates, et pour l'élevage lui-même, distribuant de façon appropriée le pâturage et sélectionnant, de façon non moins appropriée, les caractéristiques des agents de production, bien adaptés à sa gestion productive.

Un premier exemple, qui montre les incidences mentionnées sur les ressources physiques, surtout l'orographie et le climat, dans la gestion communale et son évolution, se rapporte aux différences prononcées de chaque versant. Le versant nord, où dominant des reliefs ouverts en forme d'auge, avec des fonds de faible altitude et un climat relativement doux, avec une distribution océanique adéquate de pluies fines, permettant une intensification également adéquate et une qualité des productions, contraste avec des montagnes méridionales constituées de chaînes accidentées, où a toujours prédominé l'érosion fluviale et un régime climatique extrême, variable et continental, imposant une production extensive.

Ces caractéristiques que l'homme a connu peu à peu grâce à l'expérience, doivent être constamment prises en compte, pour l'exposé qui est tenté ici. Le résultat est sans doute non seulement une explication adéquate de la gestion, mais également de l'histoire de cette dernière, de la qualité traditionnelle des réactions de l'homme de montagne et surtout de l'ensemble du complexe régime juridique consuetudinaire.

## La gestion, son évolution et ses causes.

Comme cela a déjà été dit, un premier facteur qui s'est manifesté comme régulateur important de la pression dans l'étape autarcique de survie elle-même, a été la densité de population affectant tant la qualité des productions avec leur intensité et leur extension. La transformation d'un territoire de montagne, n'était pas la même selon qu'il était très peuplé ou de faible démographie ; les possibilités de labour extensif n'étaient pas non plus équivalentes lorsqu'il y avait de nombreux excédents de bras (main d'oeuvre), que lorsque, plus tard, ces excédents en raison des migrations, ont commencé à se faire rares. Avec l'augmentation de la démographie de montagne, datant de la fin du XVIIIe siècle et la permission de procéder à des défrichages pendant le règne de Charles III, les cultures en terrains non irrigués ont augmenté en altitude (terres en pâture) et atteint des niveaux alarmants (intensité de l'écobuage ou de culture nomade sur les pentes), au cours du XIXe siècle, sans les précautions voulues d'élaboration préalables de terrasses, en raison de l'augmentation naturelle susmentionnée de la population. Pourtant, l'émigration ultérieure, intense et parfois "contagieuse", a conduit à ce moment (et plus encore récemment), à l'abandon de nombreuses parcelles, en commençant par les plus difficiles à cultiver, en poursuivant par les plus éloignées des noyaux de résidence permanente et en terminant par les moins rentables, tant en ce qui concerne la productivité que la gestion du labour et des récoltes faute de mécanisation envisageable.

Pourtant, d'autres facteurs ont eu de l'influence sur le modèle d'exploitation et son intensité. L'un de ces facteurs est l'incorporation au système de facteurs extérieurs, sous toutes leurs formes. Ce sont les assemblées des vallées qui ont géré ces apports. Dans d'autres cas, ce fut l'incorporation lente et successive de nouvelles techniques, instruments et ressources biotiques, non sans soumettre au préalable ces innovations à un tri opportun, certains exemples méritant une attention particulière.

La pression de l'élevage dans les pâturages d'altitude, zones d'estive ou cols, (jusqu'à arriver à leur transformation et à l'amélioration de productivité grâce à l'augmentation de la charge du cheptel elle-même créatrice du pâturage en question), n'a sans aucun doute pas eu lieu tant que n'ont pas été assurées les ressources hivernales - pendant la deuxième moitié du Moyen Age - permettant la transhumance vers la plaine de l'Ebre. Cette transhumance exigeait à son tour, non seulement des voies de transit adéquates, larges (pour les troupeaux) que les assemblées devaient gérer, mais également la constitution de grands troupeaux, bien soignés par les équipes de bergers et défendus contre la dégradation de grands carnivores par de puissants chiens mâtins. La qualité raciale des effectifs a également eu de l'importance, tant pour leur laine que pour leur comportement "moutonnier", facilitant leur conduite. La diminution des prédateurs a permis de remplacer les forts mâtins par d'habiles "soumis" (gos d'atura), plus faciles à alimenter et à éduquer en fonction d'une coopération habile pour la gestion du troupeau ; on a ainsi assisté à des spécialisations dans la conduite des grands troupeaux d'ovins, comme d'autres plus tenaces, téméraires et en même temps "astucieux" étaient requis pour la gestion des "pâtures communales", formés par les groupements de gros bétail. Les chiens qui participaient à la conduite des ovins nécessitaient un apprentissage différent de ceux qui étaient spécialisés dans la conduite des vaches. Les premiers ne pouvaient pas mordre (seulement aboyer) car ils volaient la laine et blessaient le bétail. Les second pouvaient mordre aux jarrets mais en évitant habilement les ruades.

291

Sans aucun doute, l'invention de harnais comme les "bâtis" et l'utilisation de "colliers" que l'on pouvait mettre aux ânes et aux mules, ont facilité non seulement le transport, mais également le développement de toutes sorte de tâches agricoles, atteignant des étapes excessivement modernes, en dépit de la pénurie des chemins aptes au trafic routier.

L'intensification des cultures et la préparation de nouvelles parcelles pour le labour dans les prés, tantôt administrant les écobuages dans les pentes douces sans défenses contre l'érosion, tantôt facilitant l'adéquation de terrasses soutenues par des petits murs de pierres, n'a pu dans chaque cas se faire avant la diffusion de la charrue versoir et des jougs de divers types comme ceux qui s'appliquaient à des groupes de bovins ou les mixtes pour boeuf et cheval. Il en est allé de même pour l'utilisation d'appareils de tirage de toute sortes de matériaux, y compris les pierres, formés de bois résistants sur patins. Il est bien connu que l'incorporation de bovin à la montagne n'a pas été destinée à l'exploitation de sa viande ou de son lait, (dont la mission productive revenait à la charge des chèvres), mais bien à son soutien en énergie de traction et de travail, ou sa vente ultérieure au cours de foires, après un processus de domestication.

L'absence de matériaux durs sur les grandes pentes, (concrètement l'absence de pierres), a stimulé la confection de terrasses, uniquement appuyées sur des talus gazonnés (espuenas), arrêtant l'érosion et donc empêchant la formation de ravines. Le petit bétail a lui-même participé à cette stabilisation du sol, s'obligeant au pâturage des bordures indiquées au pied des arbustes, stimulant ainsi le broutage latéral et l'engazonnement mentionné.

Pour refertiliser les parcelles de culture, après la "fatigue lente" de la succession des récoltes, à laquelle la mise en jachère n'apportait pas de remède efficace, on a eu recours de nouveau au petit bétail, obligeant les éleveurs au "parcage" des champs en période de repos. L'opération consistait à organiser le rassemblement du bétail, sur une partie du champ relativement petite, confiné au moyen de "barrières" ou "grilles" transportables à dos d'âne, installant ainsi une clôture mobile, dont le sol était fumé avec des excréments ; les divers déplacements de la grille arrivaient à obtenir l'épandage de toute la parcelle.

Cependant, d'autres infrastructures s'organisaient face à l'intensification de l'élevage autochtone du troupeau, comme les zones d'engraissement. Celles-ci se trouvaient habituellement sur les pentes où abondaient les sédiments doux, argileux et sableux (ceux des moraines étaient les plus utilisés, mais également ceux des piémonts) et où, en même temps, la proximité des fontaines et des sources rendait plus facile la conduite lente par gravité de l'eau à travers des rigoles, capables ainsi de transmettre l'humidité au terrain alentour. L'irrigation permettait plusieurs récoltes de foin, mais également l'approvisionnement direct de l'herbe à brouter en hiver, (pour un bétail en mauvais état ou susceptible de se renouveler) ou l'engraissement dans les étables proches. Dans les zones d'engraissement de certains versants, on procédait à la stabilisation du sol avec la distribution adéquate soit de noisetiers en "bocage" et de noyers, fournissant chacun des récoltes importantes, soit de frênes (d'où le nom de "frajinales") susceptibles d'une opération d'"escamondage" également au service du bétail resté à l'étable pendant l'hiver.

La récolte de telles ressources herbacées, tout comme la coupe de l'herbe effectuée parfois aux cols et aux pâturages d'été, était réalisée jusqu'au début de ce siècle à l'aide de faucilles. Pourtant, au fur et à mesure

23

que le besoin de foin se faisait sentir, corrélativement à l'augmentation des bovins en général et de leur exploitation laitière, l'herbe a été fauchée à la faux, opération qui, était réalisée au début par des troupes françaises spécialisées, jusqu'à ce que son utilisation soit assimilée par les laboureurs de ces sommets. Le fauchage régulier et parfait de la faux a permis la fenaison immédiate sur le sol, en cordons réguliers et peu denses en herbe, appelés "andains", facilement soumis à des retournements successifs à l'aide de fourches et facilement tirés et rangés au râteau. Leur pose sur des "draps" de lin résistant, avant leur chargement sur les bêtes de somme pouvait ainsi se faire aisément. Les bêtes de somme transportaient le foin près des hautes portes des paillers, où l'éleveur les déposait par dessus bord, après être monté par divers types d'escaliers, en général avec le paquet chargé sur sa tête.

Aujourd'hui de très nombreux anciens champs de culture sont soumis à l'exploitation en tant que prés. Les moissons, les terres non irriguées, le rassemblement et la mise en paquet se sont mécanisés. La moisson avec une machine requiert l'élaboration ultérieure de "cordons" plus épais que les anciens andains ; par l'intermédiaire des fameux parasols pour la fenaison de l'herbe distribuée dans les cordons susmentionnés, successivement retournés puis passés au râteau pour accélérer le processus, ou le séchage en cas de pluie après la moisson.

Au cours d'autre périodes, ont été incorporées non seulement de nouvelles races ou espèces d'élevage ou d'exploitation, mais également de nouvelles plantes, permettant d'importants accroissements de productivité et la satisfaction de nourrir plus de bouches. Déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, le mélange de seigle aux semis de blé dans les "terres en pâture" en altitude, a contribué à couvrir les déficiences internes de la production de pain. La production de ces terres a sans aucun doute profité indirectement au métier de muletier en tant que profession et a augmenté les contacts avec l'extérieur. Cependant, l'incorporation la plus importante au labour de la montagne a été celle de la pomme de terre, qui a constitué la "révolution" qui porte son nom et dont l'apogée pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle a eu des incidences bénéfiques sur la diminution de la mortalité infantile. Cette "révolution" en est encore seulement à sa phase initiale, actuellement, dans d'autres montagnes du midi méditerranéen.

### **La fonction administrative des assemblées communautaires.**

Les communautés se sont installées dans des espaces régionaux dans lesquels, d'une certaine manière, la forme du relief facilitait les relations entre les différents noyaux de population. Leurs intérêts communs ont produit la formation d'entités socio-économiques d'entraide, dans l'exploitation d'un vaste territoire, dont la meilleure utilisation et le meilleur profit requerrait une telle entraide.

La forme classique de ce genre de groupement occupait une vallée physique, en général transversale à la chaîne, dans le fond de laquelle se trouvaient les villages, entourés de parcelles proches cultivables avec le simple concours des voisins, et donc de propriété individuelle exclusive. Le groupement se constituait pourtant, pour faciliter l'exploitation du reste du territoire, c'est à dire de la montagne et des prés qui étaient considérés comme propriété communale et demandaient une gestion administrative collective atteignant l'ensemble communal. C'est là l'origine de la constitution de la "Vallée" comme entité territoriale administrative, jouissant, en raison de son isolement et de l'éloignement,

par rapport au pouvoir, d'une certaine indépendance et conservant ainsi une personnalité politique et administrative prononcée, qui a même permis de conclure des traités diplomatiques avec des entités voisines similaires.

Une "Vallée" caractéristique à cet égard a été la vallée de Broto, située dans une réelle et vaste vallée physique, en forme d'auge (à cause de l'action glaciaire intense dans l'ère quaternaire). Les villages, dont certains avaient une entité municipale propre et indépendante, se sont installés près des terrains dont le labour était le plus aisé. Mais également plus tard, l'entraide des "maisons" et communautés de voisins, ont permis d'entreprendre des défrichements de parcelles éloignées du noyau résidentiel, où la construction de cabannes particulières permettait même l'habitabilité temporaire de la famille ou de certains de ses membres à l'époque des labours, de la récolte ou pour des exploitations plus intensives du bétail, alimenté par du foin stocké pour les périodes de pénurie (par exemple la fin de l'hiver). Un exemple typique de ce qui vient d'être dit apparaît près de l'Ermitage Santa Ana de Diazas, sur le territoire de Torla (avec une exposition à l'orient accentuée dans le haut versant gauche de l'Ara) ; un site utilisé de façon classique et traditionnelle, par l'ancienne famille Viu, qui a occupé des charges dans la vice-royauté comtale de Barcelone pendant la période de Alphonse II en 1128. Dans la vallée de Broto, au contraire, ces installations de cabannes étaient situées près du noyau de résidence permanente, avec aujourd'hui encore des exemples particuliers.

Cependant, l'entité valléenne ne répondait pas toujours à des caractéristiques physiques aussi claires. Broto, regroupait dans son gouvernement communal plusieurs communes importantes, plus ou moins entourées de hameaux. Il y avait également des "Vallées" installées sur des "interfluves", dans des territoires plus pauvres, où la géomorphologie empêchait l'établissement humain dans le fond des vallées géophysiques et imposait, au contraire, l'occupation d'interfluves en hauteur, de terres non irriguées et l'aménagement des pentes en terrasses. Le manque tangible de fertilité justifiait une dispersion de la population plus importante, dans les versants. Cependant, le regroupement régional une fois constitué, était doté, pour des raisons similaires aux raisons antérieures, d'une même personnalité administrative, représentative et indépendante. Telles seraient les caractéristiques en partie de la fameuse "Vallée de Vió", qui s'étendait sur le territoire actuel de la commune de Fanlo.

Une assemblée directrice, représentative des unités familiales résidentes, s'occupait de l'exploitation collective des ressources de la commune, non comprises dans la propriété individuelle. En outre, elle représentait l'entité constituée, dans toute ses relations avec d'autres entités voisines du même type, aboutissant à la signature de traités.

La représentation dans les assemblées, requérait un certain "numerus clausus" constant et durable. De fait, cette organisation était appuyée par le droit coutumier ou consuetudinaire, se rapportant à la permanence de la "maison" comme entité juridique, à la charge de l'héritier. Celui-ci représentait non seulement la continuité de l'entreprise familiale mais il était aussi chargé de garantir la continuité de la lignée, ainsi que la vie et la protection des membres de la famille non héritiers, restant célibataires et fédérés par le travail ("tiones" et "cabaleros") à l'entreprise familiale et à son patrimoine.

L'Assemblée de Vallée s'occupaient ainsi de la distribution du territoire pour l'exploitation collective saisonnière. Elle était obligée de se



réunir à des dates déterminées tous les ans pour passer les accords nécessaires sur l'utilisation de sa réserve, en fonction des ressources, ou pour rectifier son expansion en fonction de son expérience d'utilisation. Les territoires en altitude d'exploitation estivale, constituaient des lopins de terre dans certaines vallées, mais l'assemblée réglait également la délimitation des "réserves" de basse et moyenne montagne, de même que leur accès ou interdiction d'utilisation. Les uns et les autres répondaient aussi bien aux besoins des grands troupeaux transhumants, restants autour de six mois dans les villages d'origine en altitude, qu'aux besoins des troupeaux fixes toute l'année, avec moins de têtes. Ces derniers, bénéficiaient en outre de certains droits dans l'exploitation des bordures ou en période hivernale, de "parcours" durant les périodes de jachère ou de chaume, des champs de culture sans doute soumis à l'exploitation collective. Les assemblées réglaient également les opérations de parage déjà décrites. Elles s'occupaient aussi de l'exploitation des bois de chauffage et de la vente de bois dans la montagne, celle-ci régulant à son tour l'ouverture de nouveaux défrichages (terres en pâture, "artigues") et les droits cessibles de propriété individuelle.

Il existe d'autres données qui permettent de situer au XIIe siècle les débuts de l'exploitation intensive des zones estives, déchaînant des conflits d'occupation de la part des communautés voisines. Tout ceci a induit le besoin d'une police modérant les abus, et les assemblées de Vallée en arrivèrent ainsi à l'élaboration de véritables "traités de paix" entre voisins, datant du XIVe siècle. Au début, ils pouvaient être tacites, appuyés par la parole ; plus tard ils étaient écrits et parfois reconnus par l'administration du pouvoir supérieur, jusqu'aux terres de plaine et sur les deux versants. Successivement, au cours des siècles suivants, les accords en sont venus à traiter de problèmes ayant un intérêt économique plus important, appuyés sur des traités communs ou pactes. Le territoire étant alors distribué en "partage" tant saisonnier qu'interannuel, échangeant l'utilisation de produits déterminés. De fait, les ressources, tant géomorphologiques (vallées en U profondes plus fréquentes sur le versant nord) que climatiques (climats plus doux) et meilleure distribution océanique des pluies, facilitaient l'utilisation intensive des fonds, pour les communautés du versant septentrional, en troupeaux peu nombreux. Ces communautés recourraient, la saison étant très avancée, à l'utilisation des zones estivales des interfluves de la frontière ; parfois, les falaises elles-mêmes comme celles d'Ordesa, supposaient une ascension et une descente peu commode (zones d'estives de Goriz).

Plus au sud en revanche, les ressources climatiques à nuance continentale et méditerranéenne, imposaient une gestion extensive de grands troupeaux, appuyée sur la production de la laine. D'un autre côté, la structure orographique méridionale de grande étendue de montagnes - la forme des pentes, induite par l'érosion fluviale et ainsi moins escarpée - facilitait l'ascension et l'utilisation des zones d'estives, laquelle était toujours accompagnée d'un épuisement des prés à la fin de l'été, induisant la dispersion par le versant nord. La distribution du territoire et son utilisation, avec des gestions différentes selon les ressources, a présidé à des accords et des traités entre les communautés qui, après des années d'essais et d'amélioration, en sont arrivés à être reconnus bilatéralement par les commissions diplomatiques des frontières. Cependant, ce type de traités n'affectait pas toujours exclusivement les relations entre communautés de part et d'autre de la frontière ; ils existaient aussi entre vallées du même versant. C'est ainsi ce qui s'est passé entre les communautés municipales (dans ce cas) de Yéséro et Linás de Broto, dont

99

l'interfluve est soumis à une "aire privilégiée" qui n'affecte pas directement le territoire qui nous intéresse.

L'importance des assemblées et l'adaptation consuetudinaire à l'utilisation de la montagne pyrénéenne a créé un droit régional sans précédent, tant et si bien qu'aujourd'hui encore on parle d'une "pax pyrénéica", comme étant une modalité spéciale de la "pax romana", mais ayant sans doute des caractéristiques propres très prononcées.

### **Le labour et sa distribution territoriale.**

Le labour a eu sans aucun doute peu d'incidence sur le secteur strictement protégé par le Parc National. Cependant, comme on vient de le dire, le besoin de pratiquer une économie autarcique de subsistance a imposé aux communautés l'expansion de cultures, fondées avant tout sur la production de céréales sur toutes les hauteurs disponibles. Il y eut peu d'espaces réservés à l'élevage intensif (terres en pâture), et c'est bien le contraire qui s'est passé : on a mentionné le parcage, il faut signaler le travail de fumage, notamment aux endroits (cabannes) où s'était accumulé le fumier et où, après l'avoir chargé au dos des bêtes de somme, il était amoncelé près des potagers, des prés et champs de labour. Il était ensuite réparti à la fourche, cette opération étant complétée par le passage de la "barza" tirée par des mulets. La barza était constituée d'une gerbe de troncs résistants ou d'églantier et ronces, serrée par des pierres lourdes, ensemble capable non seulement de mettre en pièces le fumier mais également le sol du champ pour le semis ultérieur. Son utilisation équivalait ainsi au passage de la herse ou grille aérant la terre avant de semer.

Il existait cependant une certaine coopération entre l'agriculture et l'élevage, accrue sans doute dans la période récente (refertili-sation et zones d'engraissement). La vue depuis les hautes pentes vers le fond des vallées nous permet encore aujourd'hui de contempler les champs, qui furent autrefois cultivés de céréales, et d'imaginer leurs principaux types de gestion :

Dans les vastes vallées glaciaire en auge, à profil en U (fond du Ara moyen, alentours de San Nicolás de Bujaruelo), on tirait profit des terrasses fertiles fluvio-glaciaires et des moraines pour exploiter les cultures y compris les potagers sur les pentes douces ; ces derniers sur des sols de meilleure qualité, admettant l'irrigation. Le paysage acquiert en outre, un caractère de "bocage" dû à l'implantation de différents arbres au feuillage caduc, (aujourd'hui abondent encore les noisetiers) sur les rebords de ces terrasses, généralement "amis de l'humidité" et susceptibles d'élagage pour des applications très diverses. Ces arbres ont sans doute une fonction importante dans la rétention du sol. L'obtention de meilleures ressources, grâce à la mise en place de parcelles cultivables explique dans ces vastes vallées l'installation, à de faibles hauteurs, de noyaux de résidence humaine permanente, (beaucoup de villages du fond de l'Ara moyen).

Les stratégies changent sur les versants plus en pente, installés sur le flysch eocénique avec alternance d'argile et de grés. Sur ces terres, l'abondance de blocs de grés impose des opérations interannuelles d'épierrement efficace à la main. Les parcelles sont étroites et longues à cet endroit, elles suivent les courbes de niveau ; l'abondance de pierres a entraîné leur accumulation en murets de soutènement (certains très hauts) ; les séparations respectées ne simulaient pas un bocage mais plutôt

un appui important pour les murs, dont la réparation périodique avait une importance considérable pour éviter la dangereuse formation de ravines. Les excédents en eau, tombée durant les précipitations torrentielles, étaient soigneusement conduits par des petits fossés situés sur le bord supérieur des terrasses, et déviés naturellement vers les chemins ou torrents latéraux. Faute de quoi on courrait le danger de glissements en bloc vers le bas de la pente, conséquence de l'action lubrifiante exercée par les argiles humides.

La stratégie agricole est très différente dans les vallées avec un profil en V fermé, tirant leur origine de l'exclusive action fluviale. L'absence logique ou le manque de terrasses exclusivement géophysiques à proximité des lits des rivières ne permit pas des cultures proches des cours d'eau, alors que dominait une utilisation d'interfluve. Ceci conduisit à la fixation de petits noyaux de résidence permanente en altitude (de 1 200 à 1 500m) : une population dispersée profitant des endroits ensoleillés et entourée de cultures non irriguées situées sur des gradins étroits, soutenues par des talus gazonnés. Ainsi furent agencés les versants de Vió et la plupart de ceux de la Vallée de Puértolas.

L'ascension en altitude des cultures et des terres en pâture : Le besoin en céréale pour élaborer le pain et obtenir la paille pour les bêtes de somme, (ces dernières indispensables pour veiller à l'expansion des cultures en époque d'autarcie avec accroissement de la population), a multiplié la déforestation vers le haut sur les versants à faible pente. On arrivait ainsi à augmenter les ressources en pâturages aux époques équinoxiales. Ces superficies, aujourd'hui converties en garrigue de faible qualité, sont fréquentes sur les versants dont l'exposition est au sud et à l'est, certaines parmi ces dernières sont incluses dans le Parc National.

Même si de telles utilisations sont dans leur ensemble encore visibles aujourd'hui, la plupart des surfaces mentionnées ont été abandonnées et les meilleures terres non irriguées sont exploitées directement pour l'élevage. Seules celles qui sont dotées de ressources hydriques ou qui ont un sol meilleur et plus épais, sont mises à profit pour obtenir des champs pour la moisson. Les plus hautes déjà situées dans des interfluves ayant une faible pente et en général soutenues par de simples talus gazonnés, à 1 700 m d'altitude ont été cultivées de seigle et si le régime de précipitations le permettait, également de pomme de terre. L'abandon plus récent des terres en pâture mérite un commentaire plus long, car, surtout dans le secteur oriental (dans les limites du Parc National) ayant une plus grande influence méditerranéenne, les terres en pâture abandonnées sont plus fréquentes. Éloignées des cultures principales elles occupent les altitudes (1 500 à 1 800 m) dans des endroits d'accès difficiles mais avec une exposition favorable et, en ce qui concerne le sol, la pente douce propre à un interfluve. Ces versants schisteux et d'autres couverts par des sédiments de moraines, étaient typiques à Angarrués et Chisagués de Bielsa, mais on trouvait également parfois des terrasses très hautes à obturation glaciaire, comme celles de Diazas à Torla.

En raison du climat, la récolte de seigle est peut-être la seule qui était rentable, mais l'évolution saisonnière, très différente de celle des Alpes, imposait un cycle très long, arrivant à une maturité incomplète - "vert-mûr" - du grain au moment de la récolte pendant le mois de septembre et avec obligation de jachère l'année suivante. En général, les ovins paissant sur les bordures "en transit" aux alentours des terres en jachère, pratiquaient le parcage nocturne printanier des champs, qui

étaient ensuite labourés en août et semés en septembre, avant de récolter ceux qui étaient en production. Après la récolte des terres en production, le bétail répétait l'opération dans les chaumes de jachère pendant l'automne. En général, il y avait, sur ce point également, un accord communautaire ; ainsi on profitait de l'existence d'un ravin séparateur pour la division des terres en pâture en deux moitiés ou soles, celle de jachère "courue" (en pâture) pour le bétail et l'autre semée, respectée en période équinoxiale de transit. Le changement de moitié ou sole s'effectuait à l'automne.

La complexité et l'incommodité de telles pratiques entraînèrent leur abandon rapide, lorsque l'émigration de la montagne vers la plaine commença. Cependant, certaines petites terrasses avec des bordures de soutènement apparaissent encore dans le Parc National et dans ses alentours, simples prés aujourd'hui, mais qui à leur origine furent des terres en pâture.

Alternances plus récentes de cultures : Cependant, on n'a pas toujours récolté des céréales sur les parcelles actuelles transformées en prés. Dans plusieurs d'entre elles, pendant les 100 dernières années, on a alterné la céréale avec des récoltes de pomme de terre et des prés, ce qui améliorait le processus de refertilisation. Pourtant, cette innovation, avantageuse pour les cultures (imposant le renoncement à la jachère et à son pâturage) a supposé l'abandon au préalable des anciens droits de pâture, de la part de l'ancienne et puissante caste des éleveurs. Actuellement, presque toutes les terres non irriguées, encore visibles, ont été abandonnées au profit du pâturage.

Les noyaux de résidence permanente, leur situation et leurs caractéristiques : Il est important de rappeler avant de clore ce chapitre, un aspect très lié à l'emplacement des cultures qui est l'installation de noyaux de résidence humaine permanente. Dans les vallées au profil en auge, où les parcelles de cultures les plus fertiles se trouvaient au fond, les noyaux de population relativement denses s'installaient dans des endroits bas (villages du fond de l'Ara moyen). Il n'en était pas de même lorsque la topographie imposait la mise en culture des interfluves. La population était alors dispersée et les petits noyaux s'installèrent sur des endroits élevés (au dessus de 1 200 m dans les vallées de Bestué et de Vió). Lorsque la dispersion des cultures était large, tant au fond que dans les versants en hauteur, le noyau qui d'habitude était important, choisissait un emplacement tel qu'il permette d'obtenir un domaine dispersé sous la forme la moins difficile possible, se situant sur des versants (par exemple Torla). Cependant, on respectait également d'autres critères pour l'emplacement des villages : choix des endroits ensoleillés cherchant parfois l'abri que fournissait la réverbération des falaises (Viu, Bestué, Puértolas et Tella) et l'emplacement sur les hauteurs qui laissait supposer des possibilités de défense et de protection de châteaux avec garnison (aspect qui pourrait s'appliquer également à Torla et même Fanlo).

Il convient de signaler des points importants concernant l'aménagement de l'espace pour la gestion de l'élevage et de commenter ensuite les causes de cet aménagement.

1.- Le déplacement saisonnier du gros bétail a été uniquement vertical c'est à dire qu'il hivernait dans les villages et montait en été aux zones estivales (sur-excavations, plaines et cirques glaciaires d'altitude) où l'on trouvait une herbe dense et abondante.

2.- Un déplacement horizontal et massif s'est ajouté au déplacement vertical en été pour le petit bétail (ovin). Dans la grande majorité il effectuait une transhumance vers la lointaine "terre de plaine", près de l'Ebre et circulait par des chemins de troupeaux pour lesquels il avait droit de passage ; certains d'entre eux étant d'anciennes voies romaines.

3.- Aux saisons intermédiaires ou équinoxiales (printemps et automne) on utilisait des prés de montagne moyenne et basse appelés "bajantes" ou "prés de transit", du mois de mai jusqu'au début de l'été. Il semble que les dates fixées par les assemblées dépendaient plutôt des excédents printaniers existants et des nécessités de parcage ou des jachères, que des excédents des zones estivales ou des cols, pour ce qui est de la progression du pacage de l'herbe. La date la plus tardive de fermeture des prés printaniers se trouvait dans les réserves de Vió, à la fin du mois de juillet. Pourtant, les prés de transit mentionnés atteignaient des emplacements très hauts, jusqu'à plus de 1 700 m.

4.- L'utilisation intensive des zones estivales a commencé pourtant tardivement : elles étaient hautes, entre 2 000 et 2 700 m et leur usage ne durait que 70 à 90 jours (du 1er août au 10 octobre à Goriz). Les assemblées luttèrent pour trouver des zones estivales en nombre suffisant, à base de "descentes" des troupeaux - surtout pour les grands troupeaux ovins - mais également pour les pâtures communales (gros bétail), au delà des crêtes, garantissant des prés communs. Cependant, cette augmentation des ressources non seulement se recherchait au delà des limites territoriales mais également, en sacrifiant la forêt haute subalpine augmentant ainsi les zones d'estives vers le bas et rabaisant la limite apparente des arbres.

5.- A la fin de l'été, les troupeaux descendaient vers les prés de transit utilisés en réserves, fermés en été à toute utilisation, et en pâture, au contraire, pendant un peu plus d'un mois à l'automne. On a toujours eu une grande confiance dans la repousse de l'herbe en basse et moyenne montagne, animée par les précipitations des tempêtes de fin d'été ; sur la plupart des Pyrénées centrales et occidentales, cette ouverture des prés de transit coïncidait avec les fêtes de la Saint Michel (29 septembre) ; d'où le classique qualificatif de "sanmiguelada" donné à l'exploitation d'automne, qui peut être bonne ou mauvaise, selon que le régime estival des précipitations a été abondant ou non (presque toujours d'origine convective), et dont les cultures estivales en "terres en pâture" ont également tiré profit.

6.- Le bétail fixe utilisait en hiver des bordures, parties dispersées de la pâture communale. La plupart des ovins était transhumants, descendant des cols de "transit" directement vers la rivière, où ils restaient entre six et sept mois, profitant de la montagne arborée, ou de la montagne nue dans la descente, moment au cours duquel il y avait danger de perdre la laine. Ils broutaient alors les chaumes et ensuite les montagnes des steppes de l'aragonais central, jusqu'au printemps tardif, moment où ils retourneraient vers la vallée d'origine - en général déjà tondu - profitant de nouveau des montagnes en transit.

7.- La gestion exigeait que les troupeaux transhumants aient un effectif nombreux pour rentabiliser les soins qu'ils recevaient. Les troupeaux de peu de têtes appartenaient à des laboureurs, qui cherchaient une activité économique complémentaire aux revenus des labours plutôt

37

faibles. Ces derniers troupeaux étaient fixés dans la même vallée d'origine pendant toute l'année.

Le schéma qui vient d'être sommairement décrit peut-être partiellement expliqué par les sept remarques suivantes :

1- Les stratégies indiquées ci-dessus sont justifiées par la pénurie de ressources hivernales dans les fonds de vallée en cas d'hivernage de nombreux effectifs ovins, en raison de la même pénurie de prés marginaux. Pourtant, la permanence du gros bétail dans les villages (d'où l'arbitrage de boalares), était indispensable pour maintenir les tâches de labour et le transport de bât. Le négoce de l'élevage s'appuyait ainsi sur le bétail ovin, extrayant un profit maximum des zones estivales et cherchant des ressources hivernales étrangères à la Vallée.

2- Mais la descente transhumante exigeait que soit réuni pour des raisons de rentabilité, de soin et de gestion des prés, un effectif très nombreux comme cela a déjà été dit. De telles unités dépassant les mille têtes de "ventre" (femelles reproductrices) supposaient tantôt l'association entre voisins, tantôt de grands investissements de la part d'un seul entrepreneur (grandes maisons) capable d'assurer correctement les besoins logistiques hivernaux.

3.- Cependant et pour les mêmes raisons, l'existence d'entrepreneurs puissants supposait la sécurité de larges excédents en zones estivales. Ainsi, le bétail (qui devait être rustique), pouvait se fortifier en été, face à la future reproduction en automne et résister à l'austérité ultérieure de l'hiver.

4.- Comme cela a déjà été indiqué, le petit bétail fixé dans la haute vallée était très peu nombreux et ne constituait qu'un complément de revenus pour les agriculteurs et couvrant les besoins domestiques de laine. Ces laboureurs - parfois "cabaleros" ou "tiones" indépendants, étaient obligés de rester dans la vallée haute pour se charger de la production autarcique des céréales et des services.

5.- Le besoin de pain consommait tous les excédents dans les champs cultivables. La production était souvent déficitaire ; à Vió il semble qu'elle ne couvrait pas plus que 4 mois de consommation dans les époques de démographie maximum.

6.- Les excédents en "prés marginaux" étaient gérés par des normes issues des accords des assemblées communautaires. Les gardes des troupeaux s'organisaient tantôt en réserves, tantôt en lopins de terre ou en territoires pour le bétail des grands troupeaux communaux. Les ressources mentionnées, et celles en foin provenant d'éventuelles superficies fauchées, étaient réservées de préférence au gros bétail fixe, utilisé dans le labour et les services des muletiers. Les prés marginaux d'hiver et les chaumes se trouvaient en basse montagne (entre 800 et 1 300 m). Le bétail de labour, y compris parfois le bétail de boucherie et les troupeaux de chèvres laitières réservés à la consommation interne, disposait des montagnes (basses et hautes) proches du village dans le but exclusif et communautaire de s'alimenter. Ces territoires recevaient le nom de boalares ou "pâturages à boeufs" et généralement ils se trouvaient en domaine sous-méditerranéen de "cajicar.

7.- Lorsque l'exploitation du gros bétail a commencé à s'organiser augmentant l'effectif des troupeaux communaux, on a procédé à

la séparation, dans les zones d'estives, du gros bétail et du petit bétail, car ces deux catégories utilisaient des ressources différentes. Le négoce du gros bétail s'est développé à une période récente et a constitué un complément de revenus pour ceux qui se consacraient jusqu'alors de préférence au labour. Son développement face à la compétitivité des éleveurs d'ovins influents, a été difficile et son organisation est restée incomplète et partielle en ce qui concerne l'opportunité de la gestion. Avec l'émigration, la baisse de pression démographique et la réduction du nombre de bergers, l'organisation a pris d'autres chemins, face aux excédents de prés actuels.

Le modèle sommaire ci-dessus a fonctionné depuis des temps immémoriaux, avec des variantes dans l'espace en raison des ressources et en raison de l'évolution administrative des assemblées, des contacts avec l'extérieur et des progrès dans l'infrastructure routière. L'incorporation au négoce du gros bétail - avec exploitation de ses 3 types de production (viande, lait et transport) - est plus récente, mais a également eu des incidences sur les changements. Pourtant, les schémas d'exploitation en altitude étaient toujours caractérisés aux époques de pression et de charges de troupeaux, par la distribution suivante de l'herbe : le bétail ovin profitait principalement du pâturage le plus rustre et "sain" des versants (gradins de féтуque), et le cas échéant d'herbages plus denses situés dans les dépressions et là où le sol est plus épais. Ce sol était réservé de préférence au gros bétail. L'altitude dans certains secteurs des zones estivales entraînait l'exploitation en troupeaux communaux, étant donné que les secteurs les plus hauts ou avec de mauvaises ressources climatiques ne pouvaient être mis à profit que peu de jours par an ; il n'était donc pas possible, à l'exception du col de Goriz, d'avoir une distribution des zones estivales, en petites unités territoriales destinées aux troupeaux familiaux comme c'était le cas plus à l'ouest. En été, les éleveurs avaient l'habitude de constituer des troupeaux communaux d'ovins à la charge d'un berger salarié qui veillait à aller dans les secteurs assignés aux meilleurs moments. Ces troupeaux communaux recevaient le nom de "grands troupeaux". De leur côté, les vachers organisaient leurs "troupeaux communaux" auxquels ils consacraient des ressources pastorales différentes. Les propriétaires des bêtes soutenaient le travail du berger, montant aux cols en tours rigoureux, avec des séjours variables et dépendants du nombre d'effectifs de la propriété qui composaient la réserve et le grand troupeau.

### **L'utilisation de la forêt :**

C'est celle qui sans doute présente les antécédents les plus anciens qui remontent au moins au Néolithique.

Le bois et la chasse : Les montagnards transportaient le bois vers l'écotone de basse terre ou bien là où existaient des ferronneries, des activités d'extraction de minerais métallifères ou des manufactures de tous types d'ustensiles en terre cuite. Bien que les gisements miniers n'aient pas été importants sur le territoire qui nous intéresse, on sait qu'à Bielsa on extrayait du fer dans des fours depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et également qu'il existait à Lascurarre une exploitation de minerai de plomb, de cuivre, de fer, de cobalt, d'or, d'argent et même de mercure. Cette profession de bûcheron était partagée avec celle de chasseur, capable d'élaborer en s'appuyant sur les gisements de sel (par exemple celui de Naval) toutes sortes de salaisons et viande séchées, très appréciées dans les foires et marchés des basses terres. Cette activité est attestée dans des écrits remontant à l'époque Romaine. Dans les archives des douanes inter-

comtales en outre, on a enregistré le passage de peaux dont des peaux de chamois.

La "domestication" des arbres et du buis : Cependant, d'autres aspects ont présenté un intérêt plus important dans l'ancien régime d'autarcie et ils se rapportaient aux divers aspects de l'utilisation des arbres avec manipulation ou "domestication" préalable. Les artisans, qui fabriquaient toutes sortes d'ustensiles, tant à usage domestique que pour le labour et la construction, soumettaient les arbres, qui offraient du bois de qualité, à des tailles préalables, qui augmentaient la croissance de certaines branches, lesquelles étaient coupées lorsqu'elles avaient atteint la forme et les dimensions recherchées. L'emploi du buis et d'autres matériaux de moindre qualité pour les cuillères, les fourchettes et même les mortiers employés par les bergers, est bien connu : on sait que les cuillères fabriquées par les artisans autochtones dans les Vallées de Vió et à Puértolas se sont vendues dans la plaine de l'Ebre ou en France jusqu'au XIXe siècle, actuellement cette activité connaît une renaissance avec différents objectifs et des produits finaux de qualité variable.

Diversité des objectifs dans les tailles, l'élagage : Dans d'autres cas, les tailles avaient un but alimentaire. Les cajicos et les chênes se taillaient également en fonction de l'augmentation de la récolte de glands. Les frênes étaient soumis à des opérations d'élagage ne permettant que la croissance de quelques grosses branches, terminées en moignons d'où ne partaient que des rejets sans branche collatérale. L'année suivante on coupait les rejets pendant l'été, et on organisait des fagots qui fanaient à l'ombre. Ils étaient rentrés quelques jours plus tard dans le fenil, et servaient successivement au bétail pendant l'hiver pour l'ingestion de feuilles fanées. Le reste allait ensuite au clapier pour que les lapins rongent les écorces. Une fois propre, le bois se consommait dans le foyer.

Les charpentiers maritimes et leurs séquelles : Cependant, l'abondance de bons "bois" ou troncs de très bonne qualité ont toujours tenté l'activité exportatrice des montagnards autochtones, qui se sont essayés à leur coupe et à leur descente ultérieure vers la plaine, tantôt pour satisfaire les demandes de la construction, tantôt à destination de la côte elle-même, où les arsenaux essayaient d'obtenir les matériaux nécessaires aux embarcations, pour les épopées maritimes du Royaume d'Aragon dans la Méditerranée. Tantôt enfin, collaborant au XVIIIe siècle et au XIXe siècle à l'installation de canaux pour l'irrigation autour de notre grande artère centrale. Ainsi s'est développée dans le Haut Sobrarbe la profession de "charpentier maritime". Les bois étaient coupés dans la forêt et conduits vers le bas des pentes par des appareils de tirage, parfois avec l'aide des mules de muletiers spécialisés. Pour cette opération, on profitait quand cela était possible des crues des torrents équipés parfois de barrages manipulables, pour s'aider de la force des eaux dans la conduite des troncs isolés, jusqu'aux plages de graviers des rives. L'un des affluents les plus utilisés pour le transport de troncs isolés fut le Anisclo Bellós jusqu'à Escalona. Sur ces plages, outre le fait de les sécher, quelques manipulations permettaient la construction de véritables trains de radeaux, formés par des files de troncs reliés adroitement. Les trains de 2 à 6 de ces radeaux constituaient la "navata". Elle était ensuite conduite par le courant avec l'aide des rames, par l'équipe qui l'avait construite. Le long du Cinca il n'existait pas alors de retenues et de là vers l'Ebre. Une fois l'objectif atteint, le matériel était vendu, et la barque elle-même. Les charpentiers rentraient à pied par le chemin le plus court qu'il connaissaient. Cependant, la dureté de ce travail soutenu par les mains athlétiques de Puértolas et Vió, n'a jamais atteint des chiffres comparables à ceux du



43

secteur pyrénéen occidental qui grâce au parcours de l'Aragon depuis les vallées de Hecho et de Roncal et jusque même à Irati, ont satisfait la demande de troncs pour la construction du fameux canal impérial d'Aragon. Avant 1936, le volume de bois récolté à travers le Cinca n'a pas dépassé les 15.000 m<sup>3</sup>, l'exploitation est minime mais au bénéfice des populations locales. L'infrastructure de pistes et de routes, ont une incidence sur les autres voies d'extraction, et ont permis en 1965 et 1967 seulement d'obtenir un volume de 54 000 m<sup>3</sup>. On a évalué ainsi les ressources accumulées dans les montagnes dites publiques à 505 652 m<sup>3</sup> sur les 18 131 ha de Bielsa, de 56 000 m<sup>3</sup> sur les 8 707 ha de Broto, ce qui supposait respectivement des coupes annuelles de 5 600 m<sup>3</sup> et 560 m<sup>3</sup>. Dans les années soixante dix, les tailles procuraient à Torla des revenus de 800 000 pesetas et de 3 millions à Bielsa.

### **Distribution du territoire par communautés et traits principaux de leur gestion :**

Ce qui vient d'être exposé jusqu'ici permet d'affronter un schéma descriptif pour chaque communauté et la distribution des utilisations dans leur territoire respectif. L'attention est particulièrement attirée sur les usages des éleveurs étant donné que l'exploitation des ressources de l'élevage a constitué le modèle de base de l'utilisation des territoires de montagne. En définitive, cette activité s'est révélée efficace pour maintenir la montagne humanisée dans nos latitudes. La pente et le climat limitent les possibilités des cultures, tant en qualité comme en production. L'exploitation de la forêt a supposé des bénéfices sur un délai très long et l'extraction de ses produits a été difficile à cause de la pénurie de voies d'évacuation. Comme Sermet le commenta, dans toute économie de montagne, et très singulièrement dans l'économie traditionnelle, l'intérêt de l'élevage distribué de façon approprié a été essentiel : les productions du labour en revanche sont toujours médiocres et précaires. Finalement il faut en conclure que s'agissant d'un territoire entre massif et sommet l'impact le plus important sur ce territoire a été l'action de l'élevage c'est à dire du bétail unique facteur de production capable de se déplacer par lui-même à la recherche des ressources saisonnières.

Une fois surmonté le besoin de production autarcique de pain, les cultures de montagne sont passées à une période récente au service exclusif de l'élevage, sauf quelques exceptions très concrètes. Autrefois, en revanche, l'élevage était en partie au service de la production agricole. Le modèle de l'élevage traditionnel propose encore aujourd'hui, un important précédent dans le réaménagement des territoires de montagne.

Le territoire consacré au Parc National de Ordesa et Monte Perdido, appartient à cinq districts municipaux, y compris d'autres communautés. Torla, comprenant des territoires administrés par l'ancienne communauté de Broto, se trouve dans le secteur exposé au couchant. La commune de Fanlo (communauté de la Vallée de Vió) occupe les hauts sommets du centre qui entourent le cañon de Ordesa et les contreforts du centre méridional du massif. Les versants orientaux, sans doute avec un caractère méditerranéen continental plus prononcé, appartiennent à trois communautés ou communes supplémentaires, qui sont : Bielsa, Tella et Puértolas. Les deux premières sont les plus connues car elles ont conservé jusqu'à récemment une forte personnalité. Des trois orientales Bielsa est la plus développée et complexe, mais le Parc National ne comprend que les territoires de son extrême nord occidental comme également pour les deux autres, mais dans une proportion relative. Pour leur étude, il est

45

indispensable de prendre en compte la monographie étendue et importante de Daumas sur le Haut Aragon oriental.

### **La communauté de Broto :**

On connaissait déjà dans certains détails et depuis les débuts du siècle le fonctionnement autarcique de cette Vallée et de la suivante (Vió) grâce aux recherches descriptives publiées par Soler et Santalo pendant la deuxième décennie de ce siècle. Il faut calculer sur 341 km<sup>2</sup> le territoire contrôlé par la communauté qui nous intéresse, formée de 11 villages et d'un hospice (San Nicolas de Bujaruelo). En 1920 elle avait 2 100 habitants (un peu moins de 7 habitants/km<sup>2</sup>). Torla était à ce moment là le noyau le plus habité (470 ha) ; celui qui était le moins peuplé était Yosa avec 53 habitants, situé à l'ouest et au-dessus de Oto.

Jusque dans les années soixante dix, les 11 noyaux mentionnés constituaient cinq districts administratifs, équivalents à des communes : Broto d'une part, Buesa avec Sarvisé et Asín d'autre part, réunissant ainsi les villages méridionaux de la rive gauche de l'Ara. Oto, Yosa et Ayerbe correspondant à la rive droite, Linas et Vió occupant le haut du ravin de Sorrosal, chemin de Cotefablo, tandis que Torla occupait les territoires du haut Ara et la vallée de Arazas, avec Frajén dans le bas Sorrosal comme district. Depuis les années soixante dix, les noyaux résidentiels se sont regroupés en seulement deux communes : Torla, comprenant les deux derniers districts mentionnés, sans doute ceux de tradition dans l'élevage, tandis que les autres comprenant tous les anciens villages situés sur le cours moyen du Ara au nord de Fiscal, appartiennent à Broto.

Torla au nord est la plus affectée par la cession du territoire en tant que Parc National ; concrètement depuis 1918 c'était déjà le cas du cours moyen de Arazas ou vallée de Ordesa. Il faut ajouter aujourd'hui à ce territoire les périphéries que sont la commune de Duáscaro et le chef-lieu de Ara au nord du Puente de los Navarros (vallée de Bujaruelo) jusqu'à la limite occidentale avec le lopin de terre de Panticosa et la crête de Peña Otal ou Arañonera au sud.

Déjà depuis la moitié des années soixante, le territoire indiqué constituait une réserve nationale de chasse, au couchant à la naissance de Gállego au Portalet de Tena, y compris l'endroit ensoleillé de Sorrosal et allant jusqu'aux crêtes de Monte Perdido. A partir de la décennie suivante, le territoire mentionné est une réserve de la biosphère de Ordesa-Vignemale du programme MAB/UNESCO.

Les noyaux mentionnés et communes actuelles de Torla et Broto, constituaient une seule communauté, responsable de l'administration et de l'usufruit collectif de son patrimoine en prés et forêts. Les montagnes sont toutes situées dans l'actuelle commune de Torla, de même que le lit du haut Ara (Vallée de Bujaruelo). Cet endroit au nord de Santa Elena, où le fleuve mentionné s'ouvre un passage à travers les Montagnes Intérieures entre Peña Arañonera et Mondarruego. Cette superficie atteint la chiffre global de 6 500 hectares correspondant pour 5 800 hectares à des zones estivales pour l'été, pouvant accueillir 16 000 ovins et 1 000 têtes de gros bétail. En outre, la communauté possédait comme bien propres le Val de Broto et l'Hospice de San Nicolas de Bujaruelo, comme refuge pour les passants venant de Gavarnie, empruntant le col du même nom transfrontalier avec la France.

41

L'existence de la Vallée de Broto comme entité administrative indépendante du pouvoir royal s'appuyait sur le privilège souscrit par le Roi Juste Jaime II, en date du 1er juillet 1312 mais il semble dater déjà de l'accord verbal conclu par son illustre grand-père le Roi Conquérant. Plus tard, aux débuts du XVI<sup>e</sup> siècle, le roi Fernando le Catholique les confirmera comme fruit du soutien fourni par les autochtones à des opérations guerrières. Ces privilèges faisaient référence à l'exonération d'impôts royaux et permettaient à la communauté certains droits d'autonomie administrative, comme de l'autre côté ceux de la Communauté de Barèges en Bigorre, située sur le versant nord et venant du roi Charles IV de France.

Le conseil ou assemblée qui gouvernait la communauté de Broto s'occupait des enchères pour le bois, vendait les coupes dans la forêt et remplissait des fonctions déléguées dans le recouvrement de contributions. Il disposait d'une assemblée de juges et de justice. Aujourd'hui son action se réduit à la gestion de ses propriétés : maisons, forêts et surtout prés. Un décret en date du 16 décembre 1943 a liquidé l'exonération d'impôts, non sans une certaine contestation. Cependant, en 1957, la communauté est entrée dans le régime de paiement normal des contributions. La gestion administrative dont s'occupaient les deux communautés, tant celle de Broto au sud comme celle de Barèges au nord, était semblable et très complexe. Au nord il y avait également une assemblée de juges qui a disparu après la Révolution Française. Actuellement, c'est un syndicat, soutenu par une ordonnance spéciale du 8 mars 1839, associant 17 communes en 4 réserves. Comme à Broto, il gère le domaine pastoral, conservé dans sa globalité et en terme d'indivis. Ce n'est pas comme à Broto qui ne se réfère aux réserves que pendant l'été.

Malgré l'extension notable des zones estivales de Broto, elles restaient insuffisantes surtout dans les périodes de fin d'été et le conseil de la Vallée a cherché leur extension dans l'utilisation des ressources, au delà des crêtes des montagnes de Ausoue ou Osona, située entre le Vinhamala ou Coma Jibosa et la Brèche de Roland. Dans ces endroits-là, en formant des paliers distribués sur des schistes et des calcaires dévonien, très ensoleillés et presque sans graviers ou rocailles, l'herbe est excellente et épaisse, considérée comme la meilleure des Pyrénées. Les habitants de Gavarnie y fauchent d'abondantes récoltes de foin.

L'intérêt de Broto pour les zones estivales de Vinhamala était important car le passage vers ces zones estivales était plus facile pour ses troupeaux que pour ceux de Barèges, séparés par des bornes et de longues côtes - grâce aux cols de Bernatoire (2 336 m), Especieres (2 334 m) et Burajuelo (2 270 m) tous situés dans le chef-lieu du Ara et d'accès relativement aisé.

Cependant, la rétentioin des droits indiqués qui remontent à des temps anciens, peut-être antérieures au XII<sup>e</sup> siècle, n'ont pas été obtenus par écrit sans conflits en raison de la logique résistance des 7 communes de Barèges qui se sont toujours considérées comme les propriétaires légitimes du sol. Les accords écrits les plus anciens qui sont connus datent du XIV<sup>e</sup> siècle. Enfin, le traité de Bayonne, héritier du plus ancien et fameux traité de l'île des Faisans, a reconnu l'individualisation de la "montagne d'Osona" et avec elle l'égalité des droits de chaque côté.

Ces droits se concrétisaient au cours des enchères publiques des 7 communes reconnues ; elles avaient lieu à Luz en présence d'un délégué de chaque vallée. Les charges qui pesaient et qui pèsent sur le territoire sont également distribuées en assignation à chaque communauté et également la

49

répartition équitable a été respectée quand il y a eu des perceptions sur le territoire de l'autre versant. Ces situations de partage ont peu de précédents dans le droit international et le problème de la jouissance commune qui nous intéresse est un exemple tangible de la "pax pyrénéenne" à laquelle il a déjà été fait allusion.

Les solutions proposées pour assouplir le processus ont été nombreuses de chaque côté, ce qui amène en 1923 à une convention valable pour 4 ans qui est encore en vigueur actuellement.

Ceux de Barèges jouissaient de tous les quartiers jusqu'au 1er juin. A partir de cette date, ils ne pouvaient en utiliser que trois. Les quatre autres étaient cédés à la jouissance de Broto dont l'exploitation en pâture directe ne commençait pas avant le 18 juillet pour donner le temps à l'herbe de repousser. Broto en outre étant avantagé par la superficie, paye à Barèges 300 F par an. Ainsi ont pris fin la lourdeur et l'insécurité des enchères publiques qui existaient auparavant.

Cependant, la tâche de la Communauté de Broto n'était pas réduite à la gestion des droits de pacage de la montagne d' Osona mais également elle s'occupait et s'occupe de régler en détail l'usufruit du patrimoine en pleine propriété, lequel en ce qui concerne les tâches de distribution de l'assemblée, ne se rapporte qu'aux zones estivales.

La communauté est agencée pour cela en 4 réserves qui dépassent et n'ont rien à voir avec l'organisation passée et actuelle. Elle s'est uniquement occupée de la distribution équitable des chemins de muletiers dans la vallée, séparant les grands troupeaux communaux en troupeaux de plus petites dimensions et assignant les espaces utilisables selon les ressources en prés et le bétail.

Dans chaque réserve, les villes et districts possèdent une représentation proportionnelle à son importance démographique :

- 1. Torla ayant le plus grand nombre d'habitants constitue une seule réserve.
- 2. Linás de Broto compte, avec Viu, les 4/5 d'un deuxième, Frajén possédant des droits sur le cinquième restant.
- 3. Broto et Buesa ont des droits sur les 2/3 d'un troisième et le reste revient à Asín.
- 4. Il revient à Oto la moitié du dernier ; un quart de celui-ci revient à Savisé, tandis que les troupeaux de Yosa, Ayerbe et en plus Escartín remplissent le dernier quart.

A chaque réserve correspondent trois types de zones estivales : deux d'été précoce, une pour le bétail ovin et une autre pour le gros bétail. En plus d'un quartier de Osona pour l'étape de fin d'été. Les quatre réserves ne parcourent pas les mêmes quartiers tous les ans mais ils tournent et ne reviennent pas au premier avant le cinquième été. L'admission de troupeaux étrangers n'est pas autorisée en régime "conlloquero" (voir sur ce point Goriz à la fin du chapitre suivant). Cependant, chaque noyau pouvait céder ses droits, partiellement ou totalement sur les prés qui lui revenaient.

Les représentants de l'Assemblée de Vallée, qui était composée de 17 mandataires, sont élus et sélectionnés de façon complexe. Torla a droit à quatre représentants, Linás a trois, Frajén a un ainsi que Asín, Buesa, Yosa, Escartín et Sarvisé, tandis que Broto et Oto ont le même nombre. L'assemblée désigne en plus un secrétaire et un trésorier et bien sûr un président avec les caractéristiques propres à sa charge qui, habituellement, suit un régime alterné d'un pour chaque réserve.

La communauté ne s'occupe pas des bajantes ou prés en transit pour le printemps et l'automne qui restent en libre choix et soumis à des accords bilatéraux entre noyaux de districts qui se trouvent tous au sud des Montagnes Intérieures. Les combinaisons et les accords sont multiples et celui qui touche plus directement le Parc est "les communes de Arazas" qui se rapporte d'un côté au bétail ovin et aux vaches de Torla paissant dans la vallée de Ordesa et d'autre part il s'est étendu en 1751 au partage avec Vió et Solana, mais en fait elles ne l'utilisent que pour l'engraissement des brebis, grossissant prodigieusement de septembre à novembre dans le cirque de Soaso.

Torla organisait trois troupeaux communaux pour le gros bétail en transit. Les troupeaux communaux étaient de 150 à 300 têtes et leur surveillance et les soins apportés était à la charge des douze vachers chacun à son tour. Dans les zones estivales, la pâture avait un régime semblable de surveillance que pour une seule pâture communale. Les grands troupeaux en revanche avec un berger salarié, étaient de 1 000 à 3 000 têtes. Les prés en transit pouvaient atteindre 1 700 m d'altitude. L'entrée dans les estives se faisait en juillet, mais cela dépendait des excédents en prés de transit. En général, le bétail lainier restait autrefois plus de temps à ciel ouvert que les vaches. Le bétail ovin fixe, très rare, allait dans les bajantes vers le mois d'avril, avant l'arrivée du bétail transhumant qui restait peu de temps près du village pour sa tonte éventuelle en mai et ensuite allait dans les bajantes, pratiquant le parcage. L'entrée des deux dans les zones estivales se faisait d'habitude dans la deuxième quinzaine de juillet, vers la Saint Jacques.

En hiver, le petit bétail restait habituellement plus de temps à ciel ouvert que le gros bétail ; celui de Torla restait dans les bajantes jusqu'à la Toussaint tandis que le gros bétail retrouvait l'étable au mois d'octobre et à Broto il restait immobilisé tout l'hiver car le foin n'était pas stocké dans les cabannes d'altitude mais était transporté à la ville. Les choses ont changé aujourd'hui : le bétail ovin est rare et plutôt fixe. Les vaches profitent de toute sorte de circonstances pour paître à l'extérieur presque toute l'année en particulier en l'absence de neige.

Il convient de souligner l'importance de la gestion, de regroupement et de grande personnalité administrative de la communauté de Broto à travers l'histoire, sans doute un cas qui, même s'il a des précédents dans d'autres vallées transversales des Pyrénées, mérite d'être signalé comme l'un des plus caractéristiques. Un fait similaire mais peut-être moins transcendant est observé dans l'interfluve sur lequel s'est établie la communauté de la Vallée de Vió.

### **Communauté de la Vallée de Vió :**

Le territoire utilisé principalement par la communauté de Vió depuis sa plus lointaine origine se trouve dans deux cuvettes presque parallèles et confluentes W-E et couvrant des endroits modérément hauts de la montagne pré-pyrénéenne : le Guampe ou Aso draine la plus septentrionale qui, recevant plus bas les eaux de l'Añisclo par son versant nord, se converti en

Bellós qui à son tour débouche dans le Cinca un peu plus à l'est près d'Escalona. Le Yesa draine la cuvette au confluent également avec le Bellós plus bas. En outre, dans son secteur ouest, le territoire de Fanlo s'étend vers la cuvette haute du ravin de El Xate ou Jalle, appelé également la Gleva de Borruel, dont les eaux courent dans les gorges des Gloces : un paysage avec des grottes, délimité par Buesa de Broto. Le Xate se dirige vers le couchant, débouche dans l'Ara dans le territoire de Sarvisé. Près du fleuve il y avait un chemin muletier luxuriant, aujourd'hui élargi en piste goudronnée, par lequel on monte vers Fanlo, situé dans l'interfluve, mais avec une exposition au levant prononcée. Ce chemin d'entrée à Vió par le versant du couchant constituait un itinéraire plus accessible avant que la route ne soit construite, aujourd'hui courant au fond du cañon de Añisclo. Tandis que sur les versants exposés au levant dominait le climat méditerranéen continental, sur les versants de El Xate ou Xate exposés au couchant, apparaît une forêt hygrophile plus fertile. L'espace commun de la Vallée de Vió et aujourd'hui équivalent à la commune de Fanlo, appuyé sur les versants méridionaux du Mont Perdu, a constitué le territoire habité par la communauté depuis son origine, limité au sud par celui qui est occupé par la "Vallée de Solana" dont la capitale avant son dépeuplement total, était Burgasé.

Actuellement Fanlo est un village presque abandonné - avec seulement 15 habitants - mais c'était autrefois la capitale de la Vallée, accueillant à 1 342 m d'altitude plus de 300 habitants pendant la première moitié de notre siècle. Cette entité regroupait huit villages de plus, dispersés dans les deux cuvettes, Gallisué étant le plus petit avec alors seulement 15 habitants qui résidaient dans trois maisons voisines. Selon Soler et Santaló, le nombre total d'habitants atteignait les 850 en 1917. Toujours avec comme capitale Fanlo, ces neuf villages formaient une seule commune dans laquelle étaient représentés en tant que régisseur tous les noyaux de la Vallée ; les membres de l'Assemblée ou Conseil de "Vallée" qui agissaient en tant que maires de districts, sauf à Gallisué, qui constituait à son tour un district de Vió (village) et Sercué dépendant de Nerín. Fanlo, en revanche, était représenté dans ce conseil municipal par trois membres élus entre les chefs de famille ; tous (neuf au total) constituaient la mairie et élisaient un président par vote. Le Conseil de Vallée et la mairie constituaient une seule entité représentative.

Les villages mentionnés constituaient deux lopins de terre ou réserves pour l'utilisation des prés bajantes ou de transit. Le haut, formé de Fanlo, Buisán et Ceresuela, et le bas regroupant les six villages restants dont l'organisation est encore connue aujourd'hui, administrant les prés disponibles entre Santa Cruz (3 mai) - moment où le bétail transhumant rentrait des basses terres - et le 1er août moment où le bétail montait aux zones estivales de Góriz. Pour éviter l'utilisation incongrue de ces zones estivales, il y avait alors trois gardes.

Egalement, en descendant des zones estivales à l'automne (10 octobre), le bétail en transit trouvait des ressources dans les 3 800 hectares administrées par la même réserve et aujourd'hui montagne publique, disposant en outre de droits de "aire privilégiée" dans de nombreuses propriétés individuelles en chaume, alors pratiquant la jachère.

Autrefois, les représentants de chaque lopin de terre, choisissaient le chef de la Vallée ou le président. En outre, en tenant compte de l'occupation au labour pendant le printemps et l'automne des éleveurs ayant peu de temps libre, un berger salarié veillait à la conduite de troupeaux communaux sur la zone, tandis que pendant le séjour en zones

estivales, le bétail en petits troupeaux familiaux restait à la charge de chaque entrepreneur, déjà plus libre des opérations de récolte et de semis. Cette gestion pour des raisons qui sont expliquées plus bas, contrastait avec la distribution classique dans les autres communautés axiales des hautes Pyrénées où se formaient des troupeaux et des troupeaux communaux conduits par un berger salarié, précisément pendant le séjour dans les zones estivales, tandis que pendant le pâturage en transit la garde du bétail était à la charge des éleveurs et de leur famille comme cela a déjà été dit.

Le Conseil de Vió, à travers son histoire, a incorporé successivement au territoire des prés estivaux jusqu'à administrer une extension considérable (287 km<sup>2</sup>), la commune de Fanlo étant l'une des plus grandes du secteur nord de la province de Huesca, même si elle n'a jamais possédé son usufruit entier, presque toujours fédérée à la communauté de la Vallée de Solana et d'autres hameaux. En revanche, d'autre l'ont été en partage avec Torla, tous faisant partie du territoire inclus dans le Parc National.

Une de ces acquisitions, et sans doute la plus importante, se réfère aux étendues des zones estivales, situées sur les cols de Goriz (haut, moyen et bas) que Vió partageait avec Solana (Buggasé) et les habitants de plusieurs hameaux de la Ribera de Fiscal, près de l'Ara moyen (Javierre de Ara, Albella, La Velilla, Triscas et Jánovas). Les cols de Goriz, où dominait le prés sec de haute montagne méditerranéenne, subalpinoïde et faible gargote alpine normale, étaient situés au-dessus de 1 900 m, sur un large plateau billonné, dont l'orientation générale est ensoleillée, située au pied des crêtes. Les orientales fermaient au sud la Vallée de Pineta, s'étendant ainsi sur tout le massif de Tres Serols. A l'ouest, elles atteignaient les bords du cañon de Ordesa et arrivaient jusqu'à la haute cuvette de Bujaruelo. La limite SE se trouvait sur les falaises de Añisclo, atteignant les pentes SW du Pic inférieur de Añisclo et le col du même nom. Selon les renseignements recueillis par Daumas, ces quelques 7000 hectares auraient accueillis autrefois l'équivalent de 27 000 bêtes à laine (25.000 ovins et 2 000 têtes de gros bétail, partagé entre vaches et chevaux), employant un système d'exploitation sans précédent dans les hautes Pyrénées du Sobrarbe, auquel il est fait référence plus bas. Ces trois cols (haut, moyen et bas) auraient été assignés à la condition de leur seul usufruit entre voisins et en indivis.

Selon Soler-Santalo, qui semble-t-il a révisé les documents pendant la deuxième décennie de ce siècle, la concession de la jouissance des cols haut et moyen de Goriz, les plus proches de la frontière, au profit des oekoumènes méridionaux, date de Jean II d'Aragon, en paiement de la vaillante participation défensive - de la part de Vió et Solana - du territoire aragonais, empêchant l'entrée de troupes françaises par la Brèche de Roland (1). Selon le même auteur, la cession d'un troisième col (le bas) aurait été plus tardive et se serait ajoutée à une aire privilégiée sur la rivière de Soaso, également pour Vió et Solana en partage, cette fois uniquement avec Torla. Les prés (ceux de Soaso) qui semble-t-il étaient destinés à l'engraissement rapide et efficace. Cependant, il n'y a pas une coïncidence exacte de circonstances dans cette concession royale. Pour Daumas l'accord date de 1751 ; pour Soler et Santalo ce serait la date de sa transcription mais il existait déjà oralement. Pour Soler ce serait une concession de Torla en paiement comme soutien de Vió et Solana dans un conflit avec le reste de la communauté de Broto. Pour d'autres, il s'est agit de la reconnaissance de Broto pour un soutien face à l'invasion d'au-delà des crêtes. Il est possible que les deux causes s'ajoutent et même on peut penser à une simple confirmation d'usage plus ancien. De même qu'il ne fut pas

54

facile pour Vió de descendre pour profiter du fond de la communauté de Arazas au printemps à partir des hauteurs enneigées ; il n'est pas non plus commode pour Torla de monter avec les troupeaux à Goriz pour trouver les zones estivales et encore moins en tenant compte des prés étendus de meilleure qualité à Bujaruelo et Osona .

Quoi qu'il en soit, les communautés méridionales qui nous intéressent (Vió et Solana) comptaient déjà avec la jouissance des prés de Goriz avant 1765 date à laquelle a été élaborée la Charte de Concorde où se normalisait la jouissance territoriale.

La nouveauté principale que présente l'exploitation de Goriz, en ce qui concerne les zones estivales des hautes Pyrénées Centrales, c'est son régime de distribution en petits lots évitant ainsi la pâture communale et le grand troupeau ou de grands troupeaux communaux classiques, qui était non seulement semblable à la répartition des bêtes à laine dans les écrits, propre aux Pyrénées occidentales (par exemple Ansó) mais également à l'agencement qui dans les Alpes est appelé "petite montagne"

Les statuts qui régissaient très récemment encore ces espaces sont d'une époque où fonctionnaient les réserves hautes et basses et à la Charte de Concorde souscrite en 1765, bien qu'une concorde antérieure consuetudinaire non écrite ait pu exister.

On présumait dans ces statuts l'existence d'un Conseil de Col pour gérer l'ensemble communal, formé des maires de Fanlo et Burgasé, avec deux représentants par Vallée, deux secrétaires et deux autres gendarmes, ces deux derniers sans droit de vote ni de parole. Auraient également fait partie de l'assemblée gestionnaire les maire de Albella-Jánovas, alors indépendants de Fiscal, mais dans les années cinquante le seul à consulter le conseil était le secrétaire municipal de Fanlo.

Le conseil devait se réunir à Goriz en quatre "mestas" (associations des éleveurs de troupeaux transhumants au Moyen Age) annuelles.

Le Conseil avait trois fonctions importantes : régler l'exploitation adéquate de toutes les ressources en pré, en haut et en bas ; s'occuper de situations d'épidémie et régler la capacité de charge et les abus de conlloqueros c'est à dire l'usage de la part du bétail étranger à la communauté. Avant que ce contrôle de charge ne se trouve entre les mains de services forestiers, le compteur était un protagoniste important le jour de la cérémonie d'ouverture. Elle commençait à 6 h et se terminait à midi. Les brebis, avec la marque de la "maison", passaient par un "détroit" entre les roches ce qui permettait que le bâton du compteur les touche une à une sous l'oeil vigilant de nombreux témoins.

Comme cela a été déjà indiqué plus haut, le Conseil de Goriz obligeait l'exploitation en petits troupeaux mixtes de petit bétail et éventuellement de vaches et de chevaux par familles ou maisons. L'ensemble des zones estivales (selon Daumas) était divisé en quatre grands lots, regroupant un total de 85 lots, chacun assigné à une maison. Chaque lot disposait de sa bergerie ou mallata pour regrouper le bétail et d'un parcours pastoral tous les ans dans son lot fixe, dont les droits étaient transmis avec la maison de génération en génération. Le bétail de chaque déplacement était soigné par un membre de la famille ou par un berger salarié particulier. Une même maison pouvait cumuler l'usufruit d'autres lots, mais uniquement par héritage ou mariage. On ne perdait les droits d'usufruit que si le voisin n'utilisait plus un été son déplacement correspondant, dans ce cas un autre voisin pouvait demander qu'il lui soit adjudgé. Cette clause n'a jamais été utilisée jusqu'aux années 1960, étant



59  
utilisée plus tard plus fréquemment en raison de l'exode à Burgasé et dans le reste de la Vallée de Solana.

Même si la réglementation en vigueur ne décrit pas les usages de l'exploitation estivale en "petite montagne", il convient d'en mentionner les suivants : l'exploitation des zones estivales hautes était tardive (1er août au 10 octobre) pour laisser le temps à l'herbe de pousser après un long printemps neigeux, date qui d'autre part étaient prorogées vers un automne presque toujours sec et relativement doux. A ces dates estivales, les familles d'éleveur avaient terminé leurs tâches de récolte et disposaient de bras libres pour veiller sur le troupeau elles-mêmes sur les zones d'estives. Pendant le printemps et le séjour en transit et de nouveau à l'automne, les tâches du labour les absorbaient et pour cette raison elles regroupaient le troupeau en troupeaux communaux à la charge d'un salarié. Un autre facteur important est la distribution des excédents en pré et le cheptel vif familial. La plupart des éleveurs possédaient des ovins mais également de nombreuses bêtes de somme et des vaches, indispensables pour le transport et le travail de trait. Leurs troupeaux étaient mixtes dans leur composition. Les cirques sur les substrats calcaires utilisés en été sont relativement pauvres, y compris dans leurs fonds, dépourvus de lacs de montagne. La pâture communale n'avait pas d'autre solution que de se fragmenter pour les exploiter. Les versants abruptes, peuplés par sisó ou Festuca gautieri, sans doute très rustres, admettaient le bétail ovin qui les époussaient et qui prospérait, pour autant que chaque jour il puisse également profiter du pré dense sur sol profond proche des fonds. La distribution en petits déplacements hétérogènes était la seule stratégie applicable à l'entretien, admirable avec si peu de moyens, de plus de 15 têtes de bêtes à laine par habitant (13 500 au total celles qui étaient à Vió, le reste correspondant à Solana et à des hameaux de Jánovas). La richesse du cheptel vif sans doute élevée comparée au reste de la région du Sobrarbe, permettant ainsi d'expliquer les niveaux de densité démographique relativement élevés de la commune de Fanlo, jusqu'à des dates récentes avec peu de voies de communication et de trafic routier. Ainsi à Vió il existait trois entrepreneurs de 500 brebis chacun encore en 1959, auxquels il fallait ajouter une vingtaine de plus de 200. En 1969, l'effectif ovin dans la Vallée était encore de 9 400 têtes et environ 170 pour le gros bétail.

Naturellement, dans une grande mesure, ce bétail ovin était transhumant inversé, hivernant au fond de l'Ebre de la Toussaint au 3 mai. Le bétail fixe, plus rare, paissait sur les bords et les jachères près des villages. Les prés "en transit" s'étendaient entre 1 200 et 2 000 m ce qui permettait des montées et des descentes tardives aux zones estivales ainsi qu'une gestion et une distribution acceptables des tâches agricoles, indiquées plus haut. Parmi les prés en transit il y avait des terres en pâture comme ceux qui sont encore identifiables sur les pentes au-dessus de Nerín. L'extension des cols de Goriz au-dessus de 2 000m, ont atteint les 2 400 m avec un pâturage acceptable, s'étendant sur 7 000 hectares et peut-être plus, alimentant pendant 71 jours un total de 250 têtes de gros bétail et 25 000 ovins.

Cependant, l'exploitation sophistiquée traditionnelle de Goriz cesse subitement pendant les années soixante dix. D'une part, le projet de retenue de Jánovas a vidé les villages de la Ribera de Fiscal et a isolé la Vallée de Solana, qui se dépeuple comme celle de Vió. Survient également un processus parallèle à celui de tous les oekoumènes administrant un territoire inadéquat vers une autre activité que l'élevage ovin extensif, avec un nombre de têtes important et donc, la nécessité de descendre vers les prés hivernaux de la Ribera del Ebro. A partir de 1980, le cheptel ovin

des usufructiers de Goriz est infime ; les vaches, en nombre plus élevé, restent à Goriz moyen. Certains troupeaux éloignés profitent de ces excédents, mais de façon incomplète et superficielle.

### **Puértolas :**

C'est le village qui fait office de capitale et reconnu de la communauté qui porte son nom. Situé à 1 160 m d'altitude, avec vue sur le Cinca, sa population - de grand prestige historique à en juger par les édifices qui restent encore debout - ne dépassait pas la dizaine d'habitants en 1981. La capitale est pratiquement aujourd'hui à Escalona, à la confluence de Bellós avec le Cinca où l'administration du Parc National a situé son bureau d'information, étant donnée sa proximité avec le cañon de Añisclo. Le territoire géré par Puértolas occupait le secteur SE des contreforts du massif et s'étendait à l'est du grand cañon de Añisclo et les Sestrales, dans l'ensemble de la cuvette basse du Bellós et ses artères tributaires au couchant du Yaga. Sa superficie doit être calculée sur presque cent kilomètres carrés. Elle s'appuyait sur les crêtes des Tres Marias et le Pic Inférieur de Añisclo (La Tuca), car elle possédait également la jouissance des prés du Yaga, au NW de Escuaín.

Avec une distribution de la population typique d'interfluve, dispersée en monticules plus ou moins doux autour du Castillo Mayor (dépassant les 2 100 m) - massif caractéristique sous forme de grand réservoir - maintenait une population très dispersée, autrefois assez nombreuse : presque 9 hab/km<sup>2</sup> en 1981. En plus de Puértolas, la population se distribuait en onze districts, dont seulement trois proches de Bellós en basse montagne et en rivage.

La plupart des huit restantes s'atteignent par une piste exigeant un véhicule tout terrain qui conduit à travers Puértolas, d'un côté vers le village dépeuplé de Escuaín et de l'autre côté à Bestué, atteignant les prés de Sessa et Sant Vicenda entre les Sestrales, cañon de Añisclo et le pied de Castillo Mayor et des contreforts vers le NW. Le district de Santa Justa uniquement, dans les pentes basses de la droite du Yaga, possède une piste spéciale avec entrée près de l'Hôpital de Tella.

Malgré l'abandon du noyau de la capitale - qui avait encore 130 habitants en 1960 - la population se trouvait alors bien répartie. Ainsi, Bestué regroupait plus d'habitants que Puértolas avec 177 en 1960 (et encore 21 aujourd'hui) conservant une importante permanence dans l'activité agricole à 1 228 m ; Escuaín avec 64 habitants (aujourd'hui abandonné comme noyau permanent), situé de l'autre côté de Castillo Mayor; Belsierra et d'autres, tandis que Santa Justa et Santa Maria dépassaient autrefois la vingtaine.

Sans aucun doute, la dispersion indiquée rappelle celle de Tella, plus au nord. Pourtant, les ressources étaient de plus grande qualité si nous nous en tenons aux renseignements statistiques de qualification des superficies et sûrement mieux distribuées, ce qui expliquerait la capacité de maintenir des noyaux d'un plus grand nombre d'habitants.

Ainsi, la superficie agricole utile atteignait dans l'ensemble municipal les 502 hectares cultivés (5%). La montagne quelques 9 230 hectares dont 3 232 étaient considérés comme improductifs, 4 230 hectares étaient en pacages, 1 030 de forêt et 739 de basse montagne. Les hectares de cultures, sur le côté ensoleillé de ce massif karstique du Castillo Mayor, comme un grand réservoir, versant de nombreuses sources et fontaines, expliquerait la prospérité relative de Bestué, sans doute le

noyau le plus nombreux de toute la communauté. Les alentours de Bestué offrent le spectacle de talus gazonnés les plus étendus et impressionnants de toutes les Pyrénées centrales.

Comme à Tella, une société de voisins de Puértolas, a acquis les près de Castillo Mayor, utilisés comme zones estivales et acceptant 800 brebis. Plus récemment c'étaient des bovins qui profitaient de l'endroit, seuls et isolés, entre le 8 août et le 10 septembre car le col mentionné (atteignant 2 100 m), entouré de falaises, est totalement inaccessible, sauf par un étroit passage facile à fermer avec une grille et des branches, il ne suffisait que d'un contrôle hebdomadaire et d'apporter du sel pour veiller au bétail dans les zones estivales pendant une partie de l'été.

Le reste des montagnes est communal. Il n'y a pas d'études terminées concernant d'autres groupements déjà décrits, surtout en ce qui concerne l'étape autarcique déjà lointaine ; une réglementation qui fut complexe mais qui aujourd'hui est entièrement tombée en désuétude. Ainsi Madoz écrivait en 1848 que l'ensemble des villages de la communauté de "Puértolas constituait de fait une commune unique et une communauté de pâturages, de forêts et de cheptel" ; sans doute, face à ce que nous connaissons d'autres groupements du même type, cette indication n'est pas suffisante mais elle nous laisse imaginer que l'ensemble de la montagne (sauf la mention faite de Castillo Mayor) a été utilisé par divers noyaux conformément à des règles complexes, destinées à assurer un maximum de justice dans la distribution entre ces noyaux.

Nous connaissons un seul détail qui affecte le territoire protégé, les prés en altitude de la Montagne de Sessa (entre Sestrales, Vasones et les contreforts de Castillo Mayor, atteignant le Yaga) ont été utilisés en partage entre Bestué et Escuaín, distribués en deux lots et alternant d'une année sur l'autre. La disparition de Escuaín et sa vente collective à un étranger a fait changer les choses. Surtout toutes les vaches de Bestué qui continuent à monter à la montagne de Sessa en juillet et y restent jusqu'à ce que la neige les fasse fuir. Les troupeaux d'ovins étranger, en transhumance directe, montent en été, profitant des pentes, exemptes aujourd'hui de charge communale, à Vasones et Castillo Mayor. L'exposition de l'endroit dans son ensemble, appuyé sur la masse karstique du massif, permet de stocker la neige de printemps et produire un pâturage de qualité. Les torrents, versants vers le Bellos et l'Añisclo, sont rapides ; la qualité des pâturages rappelle par exemple celle de Formigal de Tena et du Portalet de Aneo. Son aspect n'est pas comparable à celui des interfluves de l'autre côté de Añisclo, Cuello Arenas et le Barranco de Pardino (utilisés par la Vallée de Vió), sûrement plus défendus des neiges printanières et affectés par les rafales de vent, incidant sur le peu d'enneigement. Sans aucun doute, la situation de Bestué est incomparable en raison de ses proches facilités d'exploitation.

On ne connaît pas en détails le fonctionnement de la communauté de Puértolas, comme cela a déjà été dit. on imagine cependant qu'il a été complexe et uniquement des arrangements sectoriels entre districts permettraient de le comprendre. Son relief et son agencement consécutif semblent plus typiques d'un interfluve très hétérogène que d'une vallée véritable et bien formée. La gestion et ses vicissitudes rappellent plus celles de Tella que celles plus strictes et matures de Vió, qui sont arrivées jusqu'à nous.

## Tella :

Elle a constitué une commune et une communauté indépendantes jusqu'aux années soixante dix. Son territoire municipal aujourd'hui est uni à Sin, au-delà du Cinca, maintenant le village de Lafortunada (267 habitants en 1981) situé près de la confluence du Cinqueta, capitale administrative globale.

L'ancienne communauté de Tella dominait un territoire relativement étendu, près de 60 km<sup>2</sup>, constituant un triangle entre le Cinca et le Yaga, bordant ainsi la falaise gauche et ensoleillée du fameux ravin de Escuaín, voisin du territoire de Puértolas. Elle s'appuie au NE sur les contreforts orientaux de la Crête des Tres Marias, bordant ainsi le territoire de Bielsa. Seul un petit espace au NW de sa commune est inclus dans le Parc National.

Sur un lit calcaire, au pied des Montagnes Intérieures, c'est l'un des territoires avec le moins de ressources hydriques dans le domaine de la végétation sous-méditerranéenne à nuance continentale prononcée. Des terrains pierreux, des cajicares dans des endroits ensoleillés et des pinèdes dans des ubacs rares, dominent partout bujedos et garrigue d'épineux. Elle constitue une communauté tirant partie du relief d'interfluve. Excepté Lafortunada, noyau installé près du Cinca depuis les années vingt et consacré à la production hydroélectrique, le reste de la population qui ne dépasse pas la cinquantaine d'habitants est dispersé à Tella qui regroupait 27 habitants en 1981 et six petits districts de plus, avec Revilla, aujourd'hui abandonnée, la plus proche de la frontière du Parc National.

Malgré ses faibles ressources démographiques actuelles, il est évident que l'ancien patrimoine de Tella mérite une visite. Tella à 1 384 m d'altitude est relié à la route de Bielsa par une piste goudronnée qui part de son Hôpital (13 habitants à 750 m) et monte par de nombreux tournants jusqu'au noyau principal par le nord, parcourant une partie de l'abrupte soulane du Yaga. L'église et les chapelles du village et la distribution des édifices (certains remontant au XI<sup>e</sup> siècle) le long d'une rue étroite ensoleillée, le tout profitant de la protection réverbérante d'une "muraille" calcaire au nord. Dans l'une des maisons du village l'administration du Parc National a installé un portique d'information, un petit musée avec des panneaux et des diaporamas, se rapportant aux principales ressources et aux traits de la vie dans la communauté. La route arrive au village par le côté nord, où un petit balcon offre une vue inoubliable sur la cuvette du Cinca ; plus au nord, un petit "polje" karstique a été exploité pour des cultures et près de lui sort une source agencée comme un abreuvoir. A côté, un dolmen très bien conservé constitue un indice de l'ancienneté du village. Aux alentours se trouve l'ancien rocher célèbre pour avoir été le siège de sabbats magiques qui à leur tour expliquent les démonstrations de religiosité et la multiplication d'église et d'ermitages de la communauté depuis les temps anciens.

Les pâturages en transit pour le bétail ovin s'improvisaient sur des terrains communaux, autour des noyaux de résidence, sur des montagnes basses et des bujedos. Il semble que l'on ne pratiquait pas le parcage et que l'on n'exploitait à Revilla que la crotte accumulée par le bétail passant la nuit sous un simple abri calcaire qui faisait office de "mallata" (bergerie) et où abondent des inscriptions qui remontent au XV<sup>e</sup> siècle.

Une association d'habitants de Tella a acheté les zones estivales, exploitant la période de désinvestissement des biens communaux. Ces cols

se distribuait au dessus de 1 700 m, sur des plateaux calcaires et ensoleillés, différenciés sur le versant des contreforts orientaux des Tres Marias, limite avec Bielsa. Tella accepte quelques 250 ovins dans les zones estivales le bétail y restant plus de trois mois (entre le 1er juillet et le 12 octobre). L'exploitation se succède en régime ascendant, au fur et à mesure de la production saisonnière du pâturage, selon l'altitude. Chaque éleveur se succède dans le soin tant du troupeau communal (1 jour pour chaque troupeau de 5 ou 6 ovins) que de la pâture communale (un jour par vache), gestion qui répondrait au terme de "redondillo" très utilisé plus à l'ouest.

L'ancien patrimoine de Tella est uniquement explicable par son exposition ensoleillée et abritée. Cependant, la faible démographie, même en période autarcique et si dispersée semble une démonstration forte de la pénurie de ressources agricoles.

### **Bielsa :**

Communauté typique de la vallée de constitution ancienne étendue sur le Cinca, comprenant les ressources de Pineta (où naît le Cinca), le Real et le Barrosa. La ville (1 053 m d'altitude) ou noyau principal dépasse les 300 habitants et regroupe sur son territoire municipal quatre districts : Javierre de Bielsa, Parzán, près de la route transpyrénéenne par le tunnel d'Aragouet, Chisagües sur la rivière Real et Espierba dans le lieu ensoleillé de Pineta.

Etablie sur une lithologie axiale, avec abondance de schistes et de sédiments permi-triastiques dans son artère principale, la rivière Le Barrosa, en direction N-S conflue avec le Cinca près de Bielsa.

Ne sont inclus dans le Parc National que l'extrémité NW du territoire de Bielsa correspondant au fond et les pentes calcaires (Montagnes Intérieures) à Pineta bordant les sommets du Monte Perdido au NE.

Au fond de Pineta, près de l'ermitage dédié à la Vierge et à la limite du Parc National, se trouve un parador bien soigné qui rend possible d'intéressantes observations dans la forêt de montagne moyenne hygrophile (hêtraie-sapinière et pinède mésophile), c'est aussi un lieu de départ pour l'ascension au Lac Gelé du Marboré. Dans son fond apparaissent deux retenues. La route goudronnée (qui conduit au parador et à l'ermitage) date de 1967.

Dans son territoire étendu de 202 km<sup>2</sup>, malgré ses 4.500 hectares stériles, la montagne est communautaire et la forêt de qualité y est abondante fournissant d'importants revenus .

Il convient de calculer sur 350 hectares les sols fertiles, près des cours d'eau, surtout à la confluence du Cinca avec le Barrosa et également vers le nord suivant le lit de cette rivière vers Parzán, dans la vallée de Chisagües et sur les versants ensoleillés de Espierba et les endroits de La Sarra et El Bachair. Abondent en outre les cabanes au dessus de 1 500 m.

Bielsa a été et est encore - malgré sa tertiarisation prononcée actuelle - une communauté éminemment tournée vers l'élevage. Il faut évaluer sur 11 000 hectares les terres consacrées au pacage. La plupart de son bétail ovin était transhumant. Actuellement, il paît regroupé en un seul grand troupeau communal, depuis le début de sa diminution dans les années soixante dix. En 1960 il dépassait encore les 5 000 têtes ; mais seulement

69

2 000 en 1978. Les vaches en revanche étaient passées successivement du demi millier à 850 têtes à la même époque. A des étapes antérieures le gros bétail paissait en trois troupeaux communaux séparés, selon la provenance des éleveurs ; il y avait une seule "pâturage communale" s'occupant des vaches de Bielsa en exclusivité tandis qu'une deuxième regroupait celles de la vallée de Chisagües et la dernière celles de Javierre et Espierba. Actuellement la gestion s'est unifiée en deux troupeaux communaux : l'une regroupe les vaches avec veau et l'autre les vaches sans veaux. Les lieux de pâturage de renom sont : Puerto Viejo, Barranco de Pinara, La Estiva y La Larri.

### **L'intérêt actuel des modèles décrits :**

Dans la deuxième moitié du XXe siècle - peut-être à partir de 1955 - font irruption sur le territoire de montagne qui nous intéresse des pressions externes sans précédent qui, bien qu'elle aient commencé à s'appliquer, mais très lentement, à la fin du XIX siècle, se sont accentuées au cours des trente dernières années désorganisant le modèle traditionnel de façon prononcée. Sur la haute montagne, la démographie externe aux communes qui nous intéressent a plus d'influence aujourd'hui que les populations autochtones résiduelles. Parmi ces populations, plus rares encore sont celles qui restent occupées à l'activité primaire, car la tertiairisation, en particulier l'intérêt pour le tourisme en tout genre domine de façon prononcée.

Cependant, la description qui précède, se rapportant à l'utilisation du territoire de montagne, ainsi que son évolution successive et imaginable, s'appuie aujourd'hui sur un travail de recherche multidisciplinaire, réalisé sur le côté nord du Haut Aragon depuis trente ans.

Trois aspects développés dans ce travail, permettent la présentation vraisemblable des éventuels modèles, alors en vigueur en notre phase initiale de recherche.

- Etude et même vécu des pratiques agricoles, tantôt en vigueur, tantôt abandonnées récemment, mais toutes encore conservées dans le souvenir.
- Etude des traces des infrastructures encore visuelles du modèle traditionnel, qui se traduit tantôt dans le paysage, tantôt dans le souvenir également de ces personnes qui ont participé à leur exécution.
- Sa constante considération comparée, dans le contexte des ressources physiques en orographie, sol et climat, permettant ainsi de raisonner des explications intuitives de la précision de son exécution et de son utilité, en fonction des circonstances.

Il faut ici signaler que, face à la vraisemblance de l'essai descriptif, les traces de l'ancien modèle traditionnel et ses vicissitudes sont encore tangibles, ces traces qui en définitive permettent aujourd'hui d'interpréter les caractéristiques du paysage. De plus, il est aujourd'hui possible dans le Parc National lui-même non seulement d'approcher les situations dérivées du passé, mais également de trouver des preuves tangibles des difficultés que procure la vie dans la montagne et l'utilisation de ses ressources.

71

Les instruments novateurs, le progrès des transports et l'ouverture synchronique des routes et pistes ont permis l'abandon de l'ancien régime autarcique, provoquant la pénétration des communautés de montagne dans l'économie de marché, et la fin de l'ancienne gestion traditionnelle de subsistance. L'influence de l'extérieur est chaque fois plus évidente. Cependant, dans les territoires qui nous intéressent, le modèle traditionnel a persisté, avec de petits allers et retours et des incorporations dans le régime de l'exploitation jusqu'à pratiquement la deuxième moitié du XXe siècle. Il semble inutile, étant donnée la finalité globale qui nous a réunis, d'insister sur l'intérêt de cette évolution culturelle récente constituant également le patrimoine actuel.

Jaca, le 4 septembre 1995

Miguel BERNAD RIVERA, architecte à Ainsa demande au professeur BALCELLS de donner plus de précisions sur les 5 syndicats de communes dont il a parlé.

Les 5 syndicats de communes sont les 5 syndicats historiques qui perdurent aujourd'hui. Il faut mentionner d'abord Broto qui est le syndicat de communes le plus étendu et pour lequel on a pu parler de "République de Broto" ce qui, un jour, a fortement étonné un anglais qui a alors posé la question, "Est ce que c'est l'Andorre ?". Après avoir été détrompé, l'anglais est resté très interloqué de découvrir cette démocratie plus ouverte en Espagne que chez lui. Un Suisse a alors servi d'interprète pour expliquer ce qu'était exactement le syndicat de communes de Broto. Il a donc expliqué que c'était un syndicat de communes très indépendant qui n'avait pas payé d'impôts jusqu'en 1957. Il y a ensuite le syndicat de communes de la vallée de Vio et enfin les trois syndicats les plus orientaux du parc national : Bielsa, Tella et Puertolas. Ces trois derniers ainsi que Broto ont été étudiés par un géographe qui a publié ses travaux en catalan. Ces derniers ont servi de référence par la suite pour établir la première délimitation du Parc National.

François Deferue, guide culturel, département des Hautes Pyrénées, après avoir rappelé l'importance des influences de caractère extra-local, souhaite que l'on puisse synthétiser les grandes évolutions du territoire depuis le néolithique jusqu'à nos jours.

Le Professeur Balcells répond que grâce à certains travaux réalisés par Martin Bueno au commencement des études menées sur le parc national d'Ordesa, l'évolution générale a été l'objet de monographies mais surtout sur ses aspects écologiques sans pouvoir aborder vraiment les aspects historiques. Ainsi dans ce domaine Tella présente un intérêt très particulier. Dans ce village, beaucoup de choses ont été conservées, quelquefois même sans les nommer. C'est le cas par exemple du fameux dolmen. Il faut souligner qu'à Tella, le climat très doux, a permis entre autres choses et à petite échelle, un élevage permanent sans transhumance. Mais la non descente pour la transhumance suppose aussi la permanence dans des idées anciennes et une certaine incapacité à la modernisation. La transhumance représente en effet l'occasion de rencontres et d'échanges pour tous les gens qui descendent vers la vallée de l'Ebre toute proche de Saragosse.

Jean Pierre Thibault, MPPM, voudrai que l'on passe du néolithique à la période immédiatement contemporaine ; en effet la technologie a beau pénétrer lentement dans les montagnes, elle finit quand même par y arriver et on a aujourd'hui un double phénomène de désertification, de déprise agricole très forte dans ces zones, et d'autre part d'arrivée d'une activité touristique de grande ampleur avec à peu près 2 millions de personnes qui visitent l'un ou l'autre des versants. De ce point de vue, peut-on penser que l'économie montagnarde et la culture montagnarde peuvent résister longtemps à ce genre de phénomène ?

Le Professeur Balcells souligne que la conservation du milieu exige absolument son exploitation primaire, (agricole et forestière) par l'homme. Il faut que cette dernière soit évidemment bien adaptée, mais elle est une condition nécessaire. Depuis Jaca, son équipe essaye de faire passer le message notamment aux organismes européens. D'abord elle tente d'obtenir de ces derniers des appuis financiers absolument nécessaires. D'autre part, elle sollicite l'intervention des gouvernements régionaux qui souhaitent appuyer le développement, notamment touristique, tout en protégeant la nature. Cette protection a parfois des intérêts opposés à ceux du tourisme. Mais il ne faut surtout pas oublier dans la somme des factures cette



75  
"utilisation primaire de la montagne" qui, répète le Professeur Balcells, est absolument nécessaire pour la conservation même de cette nature.

Pierre Loubère, enseignant à Tarbes rappelle qu'il y a en ce moment une déprise pastorale énorme. On estime que le troupeau diminue de 20 % tous les 5 ans ; les mesures d'aide d'origine européenne ou de l'état français, n'ont pas eu du tout les effets souhaités par le Professeur Balcells puisque les troupeaux reconstitués par ce biais, au lieu de pratiquer la transhumance restent stationnés dans le Piémont, parfois en stabulation. On peut donc se demander si cette histoire commune aux deux versants, qui était fondamentalement une histoire conflictuelle, celle de la gestion du patrimoine des estives, ne va pas s'arrêter là, faute de troupeaux en estives ?

Le Professeur Balcells partage l'idée que tout ceci est très mal géré. Il rappelle ses travaux sur la promotion de la vache des Pyrénées menacée de disparition alors qu'elle présente le gros avantage d'être en mesure de profiter de milieux différents, y compris les pâturages des pré-Pyrénées espagnoles, plutôt sèches.